N° 2 — 1re Année | 10 CENTIMES LE NUMÉRO | Samedi 30 décembre 1865

LA FOULE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENTS

Paris : Trois mois..... 1 fr. 25
— Six mois..... 2 fr. 50
— Un an..... 5 fr.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
41, quai des Grands-Augustins.
Directeur : A. DELPRAT.

On s'abonne en envoyant au Directeur le prix de l'abonnement en timbres-poste.

ABONNEMENTS

Départements : Trois mois..... 1 fr. 50
— Six mois..... 3 fr.
— Un an..... 6 fr.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

AVIS

En nous faisant parvenir leur abonnement à *la Foule*, un certain nombre de personnes nous demandent notre premier numéro, qu'elles ont eu occasion de lire, mais qu'elles n'ont pu se procurer pour le garder.

La difficulté est grande : il ne nous reste plus d'exemplaires de ce premier numéro.

Nous satisferons cependant nos abonnés, et voici de quelle façon.

Nous réimprimerons, d'une manière successive, de temps en temps, et à raison d'un article à la fois, ceux des articles de notre premier numéro qui n'étaient pas d'un intérêt tout actuel.

Dès aujourd'hui, nous répétons notre Avertissement, intitulé : CE QUE SERA CE JOURNAL!

CAUSERIE

Si je n'étais si neuf dans mon nouveau métier, — moi, Onésime Bridoux, ci-devant savant et antiquaire, — je voudrais tenter un tableau à la plume : la revue ou plutôt la parade de l'année 1865. Mais j'en serais un peu empêché, et cela par les raisons que, la semaine précédente, j'ai eu l'honneur de donner au public de Savoie et de France, qui m'a lu. Dois-je déplorer beaucoup mon incapacité? Cela ne serait pas l'avis d'un homme qui est fort expert en la chose, qui a chroniqué toute l'année, et n'en paraît pas plus content. Au moins ne serai-je pas de ceux à qui M. Texier, chroniqueur, du haut de son talent qu'il sait rendre respectable, lance ce reproche méprisant, qu'il décoche à nombre des causeurs publics comme un coup de botte en plein... Vous savez bien où je veux dire.

« Cette année 1865, qui touche à sa dernière heure, écrit M. Texier, elle laissera, je le crains, un médiocre souvenir. Quel bouquet de phrases creuses! quel clapotement de mots! quel fatras de riens! Le bavardage est devenu un sacerdoce, et jamais Shéhérazade n'eut affaire à un sultan plus débonnaire. L'esprit qui s'est éreinté à courir les rues, l'anecdote chauve, le mot qui n'a plus d'âge, tout cela se carre, se pavane et tient le haut du pavé. Place aux invalides du travail! Il y a des professeurs de fariboles, et l'on prend en dressage les jeunes gens français de bonne volonté qui brûlent de se consacrer au grand art de parler pour ne rien dire. Ce qui ne vaut plus la peine d'être dit, on l'imprime.

« Une chansonnette est-elle absurde, inepte, idiote? — vive la chansonnette! Pendant six mois elle sera le morceau friand qu'on servira chaque soir sur la nappe des Alcazars. Le livre vulgaire, qui exhale des senteurs d'alcôve et des odeurs de cabinet de toilette, est le grand succès du jour et du lendemain. Quatorzième édition des mémoires de celle-ci ou des confessions de celle-là ; — la quinzième est sous presse, — le triomphe de l'eau de lavande, l'apothéose du lavabo. De quoi parle-t-on sur l'agora? Les affaires publiques étant à peine de notre competence, nous nous rabattons sur des sujets moins extravagants. La princesse Risquetoutoff a décidément adopté les bottes de la grosse cavalerie, et Mlle Dalila vient de payer quarante mille francs une paire de chevaux ayant appartenu à S. A. le vice-roi d'Egypte. Voilà de quoi défrayer la chronique pendant toute une semaine. Si avec les bottes de l'une et les chevaux de l'autre elle ne fait pas une course de plusieurs colonnes, c'est qu'elle ne sait pas son métier. On *argote* aussi de temps en temps, dans le journal, dans le livre, sur la scène et dans la conversation. Cela repose des platitudes de la langue française. A l'heure qu'il est, l'argot mène à tout : à Toulon et à l'Académie. »

Voilà le programme, et voilà l'acte d'accusation! C'est à dégoûter du métier. Non, je n'écrirai pas les annales des 52 semaines enterrées. Je vais donc m'en tenir à la semaine qui finit.

Quelques journaux ont fait le dénombrement des centenaires qui sont morts, non dans la semaine, mais dans l'année. Leur nombre est de 42. Je confesse que ce nombre me cause quelque joie, à moi qui voudrais vivre 120 ans pour le moins, et qui, en mon âge tendre, récitais tous les jours six chapelets pour avoir le sort d'Elisée. Mais ce qui m'inquiète, non que je sois grand fumeur ou buveur, c'est que, sur ces 42 centenaires, l'on ne compte que 13 hommes : les 29 autres appartenaient au sexe qui ne fume pas et ne boit pas d'absinthe. L'absinthe ne « mène » pas « à l'Académie » comme y conduit l'argot, mais elle peut nous mener à être mangés vifs. Il est certain qu'elle peut porter au crime ; que le crime peut nous conduire à la Calédonie. et qu'à la Calédonie on peut être mangé. Les grands cœurs qui s'occupent avec tant de zèle du sort des pauvres assassins, — qui nous prouvent si bien que la précieuse vie de ces douces créatures est sacrée, — devraient pétitionner pour qu'on n'envoyât plus ces frères égarés transir de peur à la Calédonie. Car on veut bien tuer son semblable, l'égorger, crever sa chair vive de coups, l'assommer, le jeter vif dans l'horrible cuve des rivières, — mais on ne veut pas servir de nourriture aux autres, et l'on professe quoique assassin d'autrui, le plus tendre amour pour sa propre peau. Cependant, 250 forçats, dont un beau nombre d'assassins, ont débarqué dernièrement à la Nouvelle-Calédonie. Ils arrivent là pour cultiver, exploiter, enfin coloniser le pays. Or, il paraît que là-bas les braves gens qui ont tué leur père, ou leur voisin, ou leur ami, ou leur sœur n'osent pas sortir de leur pénitencier, et que, s'ils s'en éloignaient, les Calédoniens les mangeraient. Les Calédoniens sont friands de forçat, mets peut-être très-bon, mais qui ne doit pas être propre, si on le mange sans le laver. Je ne pense pas faire de politique en priant les grands cœurs qui veillent sur les jours de tant d'infortunés assassins de considérer la situation plus qu'incommode de ces malheureuses créatures. Il est bien certain qu'à Paris, tous les jours, vingt mille personnes se lèvent sans savoir où déjeuner; que 18 mille personnes sur 20 ne le trouvent pas du tout; que le dîner n'est pas pour elles beaucoup plus garanti que le premier repas, et que le gîte pour la nuit manque chaque soir à plus d'une centaine de braves gens. Vingt mille familles, en outre, n'auront pas à l'âtre ou dans le poêle, cet hiver, tout le bois nécessaire, ni des habits bien chauds, ni de chaudes couvertures sur leur lit, ni d'autres choses encore en grand nombre ne manquant en aucune façon aux grands cœurs qui s'occupent tant des assassins. Je ne dirai pas à ces grands cœurs qu'il faudrait employer leurs loisirs, aussi grands que leur cœur, à découvrir où se trouvent autour d'eux les misères dont je parle, et consacrer une partie de leurs revenus à les soulager amplement; non, je n'aurai point cette simplicité, tout antiquaire et Bridoux que je suis : ce dont je viens de parler coûterait des écus; pour arracher les assassins à l'échafaud, il n'en coûte que des paroles : or, les philanthropes n'en sont pas ménagers, d'autant plus qu'ils parlent tous mal. Ce que je conseille à ces grands cœurs, en faveur de leurs protégés, c'est de supplier le sénat de ne plus envoyer ces brebis dans la Calédonie, où leurs jours se trouvent en danger, — et où leur âme, d'ailleurs, qu'il faudrait laisser toute à la contemplation, au recueillement, mères du repentir, est livrée à l'horreur, à l'effroi, aux transes continuelles; sans compter que cette situation morale peut leur déranger le corps, de quoi peuvent naître ensuite mille et mille maladies.

J'ai dit; puissé-je être entendu!

Quelque chose qui m'a paru gai, et plus encore que la colique de tant de bons assassins, c'est le tour ingénieux d'un boursie prisonnier. Il avait été fort au-delà, sans doute (après tout je n'en sais rien), de ce qui se tolère, de ce qui se fait à la Bourse, et il expiait son imprudence sous les verroux. Ah! le grand air, le boulevard, les soupers, les cocottes! Mais il est dans les fers! Que devenir? Il devient amoureux. Le directeur de la prison a une fille, le boursier détenu la demande en mariage, il l'obtient, il l'épouse; il est de la sorte moins libre encore qu'auparavant, mais on le dit très-heureux; je le crois tel, ou je lui souhaite de l'être.

Ne sortons pas des comédies. Une de celles dont je pourrais encore vous parler n'est pas gaie. Elle « a eu lieu » dans le lieu appelé la salle Valentino, et cela la semaine passée. Les acteurs s'appellent : Frédéric Thomas et Méry, d'une part; d'une autre part, Alberic Second, George Bell, Elie Berthet et Champfleury. Oui ou non, Annibal a-t-il eu raison de s'arrêter à Capoue? Voilà ce que devaient discuter contradictoirement en public MM. Méry et Frédéric Thomas, l'un tenant pour le oui et l'autre pour le

---

FEUILLETON DE *LA FOULE*.

LUCIENNE

NOUVELLE.

(Suite et fin.)

Le jour parut enfin. J'avais passé silencieusement la nuit, blotti dans un coin de l'âtre où la prévoyante Marguerite jetait de temps à autre quelques branches sèches.

Vers dix heures du matin, le docteur arriva. Je lui racontai tout.

— Je connaissais déjà votre histoire, dit-il, après m'avoir patiemment écouté. Votre indifférence a causé en effet la maladie de Lucienne. Voyez-vous, monsieur, il est certaines natures, délicates et tendres, qui ressemblent aux fleurs, aux sensitives : il ne faut pas les froisser.

— Mais enfin, n'y a-t-il plus d'espoir? Ne pourrais-je réparer le mal que j'ai fait?

— Je le crains bien.

— Me sera-t-il permis au moins de voir Lucienne, de lui demander pardon? Elle m'aime encore, monsieur, soyez-en sûr.

— Nous verrons cela tout à l'heure.

Le docteur entra dans la chambre.

Lucienne venait de s'éveiller.

— Je me trouve mieux ce matin, dit-elle au docteur. Si vous saviez quels rêves charmants m'ont bercée! Je sens que je guérirai, docteur; puis, j'espère qu'un jour...

— Vous seriez donc bien heureuse de le revoir, ma chère enfant?

— Si je serais heureuse! Ah! monsieur, je l'aime malgré son indifférence, je l'aime de toutes les forces de mon âme.

— Mais vous ne songez pas, mon enfant, que si vous le revoyiez avant votre rétablissement, l'émotion pourrait avoir des suites fâcheuses?

— Non, non, docteur. Cela, au contraire, achèverait de me guérir.

Je n'y tenais plus.

J'entrai précipitamment dans la chambre et je tombai à genoux auprès du lit de Lucienne.

— Malheureux! dit le docteur.

La jeune fille s'était évanouie.

On lui fit respirer des sels.

Au bout d'une demi-heure, elle reprit connaissance.

— Lucienne, chère Lucienne! c'est moi qui reviens repentant, pour vous entourer de soins, pour vous aimer plus que jamais.

— Vous m'avez bien fait souffrir, mon ami; mais je vous ai pardonné.

— Merci, ange de bonté, merci!

Au moment de son départ, le docteur me dit :

— Votre présence ici n'offre plus aucun danger. Je craignais une crise plus terrible. Restez donc près d'elle. Nous redoublerons de soins, et peut-être réussirons-nous à la sauver.

— Nous réussirons, répondis-je, nous réussirons.

Je passai toute la journée auprès de Lucienne; les jours suivants je ne la quittai pas davantage. Nous étions heureux comme autrefois, nous entretenant de notre amour, de nos projets d'avenir.

— Surtout, disait Lucienne, nous ne retournerons pas à Paris, n'est-ce pas, mon ami? La Touraine doit être si belle au printemps! son air doit être si pur, son soleil si radieux! Pourquoi ne nous marierions-nous pas au printemps?

— Vous avez raison, Lucienne; nous n'irons plus à Paris. Nous habiterons tantôt la Touraine, tantôt la Normandie qui est aussi une riche et belle contrée. Mon père vous connaîtra; il sera touché de votre douceur, de votre bonté, et il vous aimera.

Lucienne paraissait ne plus souffrir; mais sa faiblesse et sa pâleur étaient extrêmes.

La bonne Marguerite ne cessait pas de prodiguer ses soins à la jeune malade qu'elle ne quittait ni le jour ni la nuit.

Que de dévouements ignorés!

J'avais écrit à mon père, et je lui avais raconté, sans détour, ce qui s'était passé. Des amis, des parents mêmes joignirent ses supplications aux miennes. Dans les premiers jours de mars, je reçus le consentement de mon père.

Lucienne était toujours aussi faible; mais l'hiver allait bientôt s'enfuir; avril s'avançait à grands pas.

— Vienne le printemps, disais-je à Lucienne, le printemps qui rend la santé aux frêles malades! Le printemps vous guérira.

Il revint en effet le printemps avec ses fleurs et son soleil.

Qu'elle est belle la Touraine, surtout à cette époque de l'année, et comme on a eu raison de la surnommer le jardin de la France!

Le village de Saint-Aventin se trouve dans une position délicieuse.

Perché, comme l'a dit un poëte, enfant du pays, perché comme un nid d'oiseau sur une colline charmante, il domine la vallée.

Sous vos regards s'étend un océan de verdure.

Dans l'air parfumé, dans les haies toutes parées de fleurs blanches, sur le côteau, dans le vallon, au bord des sources, sur le seuil des chaumières tout n'est que chanson, vie et bonheur.

L'amour souffle sur les roses comme sur les cœurs.

Ames et fleurs, tout s'épanouit.

Les jeunes filles s'en vont, songeuses, le long des sentiers verts; les sylphes disent des mots

non. Le oui ou le non m'est égal, et je ne saurais vous dire qui était pour le non, qui était pour le oui. MM. Second, Bell, Champfleury et Berthet savaient cela, et ils devaient (les grands enfants !) prononcer devant l'auditoire sur ce oui ou ce non. Ils le devaient, mais ils ne l'ont pas pu. Et voici comment ils se sont tirés de ce pas .. Mais comme tout être civilisé lit ou doit lire le *Figaro*, pour peu qu'il sache la plus belle langue du monde (car c'est la seule que je parle), je ne vous narrerai pas la suite de l'histoire, très-plaisamment rapportée, au reste, par M. Jules Richard. Je veux que vous lisiez la narration, surtout la mercuriale. M. Richard ! d'honneur, c'est bien parlé ! et l'équipée de ces hommes dont quelques-uns sont chauves méritait quelque chose de plus dur que des rires. Il faut se consoler cependant ; on sait ce qu'à ses débuts, hier encore, fut la presse populaire, et l'on voit ce qu'elle devient ; — il en adviendra pareillement des lectures : le mot d'ordre a été donné par quelqu'un il y a quelque temps, — par quelqu'un dont il a été parlé ici même, dans le précédent numéro ; le programme a été tracé ; il a même été remarqué, de toutes parts accueilli, adopté, et très-recommandé : laissons faire l'avenir. Venir débiter ou lire au public ce qui a paru dans le feuilleton d'hier ou ce qui se mettra dans le feuilleton de demain, la belle utilité !

Pour un causeur public, j'ai vraiment un défaut : je suis sermonneur et point gai. Chassez le naturel... Si encore je savais être aimable. La plupart des beaux esprits qu'il y a huit jours je n'aurais pas pu appeler mes confrères savent au moins flatter le beau sexe, et caresser les rêves du sexe raisonnable. Quand ils n'ont rien à dire, mais là ce qui s'appelle rien, ils parlent d'une actrice. Ils ont, l'on a, dans la presse spirituelle, joli cœur et « gandine » deux ou trois actrices pour ce service spécial, lesquelles sont de rechange. Mais une des trois, la plus détériorée justement, qui peut-être fut belle autrefois, est mise sur le tapis plus souvent que les autres. On la fait beaucoup travailler, et parler. On la montre. Au physique, elle n'a qu'une désignation : c'est l'une des Trois-Grâces. Pour l'esprit, elle en a tout autant que Rivarol. Si moi aussi, comme tant d'autres, j'écrivais cela une dizaine de fois dans une dizaine de journaux, la comédienne A X daignerait peut-être s'informer de mon officieux personnage, et elle finirait par dire, certainement, que j'ai beaucoup d'esprit. Je ne veux pas avoir d'esprit si la comédienne A X en a tant qu'on le prétend : je *le* connais, je *la* connais, et je ne veux ni de l'esprit, ni du compliment, ni des bonnes grâces, certes, de la dame. Je ne ferai jamais qu'un chroniqueur malotru.

Ce que je veux, c'est de trouver à encenser, à exalter des confiseurs. C'est du reste ce que tout le monde fait en ce moment. Mais que dis-je là ? des confiseurs ! non pas ; un confiseur ! un seul ! Et pour ce confiseur, les presses gémissent depuis huit jours, et les journaux crèvent d'esprit, et la littérature se jugule, et Timothée s'est guindé à la poésie. Ah ! ce morceau sur les sucres confits, sur les *Bonbons pour tous !* Jusqu'alors, j'avais pris ce grotesque phrasier pour une bête. Il me faisait l'effet de quelque commis voyageur ayant lu Marivaux, — l'imitant de la façon qu'il pouvait, — tout gonflé, enivré de ses grâces, — et les appliquant, de la manière qu'on connaît, à la parfumerie, la science, l'architecture, la bimbelotterie ou la littérature, — également et indistinctement. Je me rappelais en même temps certain vers de Boileau. Eh bien, j'en demande pardon à Timothée ; mais, là, sincèrement, — et je reconnais que ses *Bonbons pour tous* sont, sans en rien rabattre, un prodige. Ah ! Siraudin ! ô muse inspiratrice ! O canne à sucre ! ô saint délire !

Cependant Timothée a gâté son morceau. La galanterie nous perd toujours, et Timothée, qui écrit sur toutes choses pour tout louer, a voulu faire son compliment à mesdemoiselles les confiseuses, « aux doux regards, aux doux produits. » Le compliment est écœurant, je l'avoue, mais, chose étrange, il est court, et même d'un seul alinéa. Les confrères de Timothée Trimm ont été moins discrets, et c'est à qui, entre vingt ou trente qu'ils sont, à qui en dira le plus gros, et le plus long, sur ces dames. Il paraît qu'elles sont belles, belles, à ce qu'on en meure à leurs pieds. Moi, je n'aime pas qu'on m'abuse. Si vous me surfaites un bonheur, vous me l'enlevez tout entier. Que ces demoiselles soient peignées, coiffées, ouatées, rembourrées, lustrées, peintes, mastiquées, je le veux bien ; mais qu'elles soient des roses et des lis par le teint, et par la forme des statues à faire tressaillir Pygmalion, « faudrait voir ça au déballage, » comme disent énergiquement les ouvriers de Paris, qui ne font jamais les jolis cœurs, et, d'ordinaire, ne traitent pas les femmes en déesses. Au-dessous de cette tête qui se montre, — au-dessous de cette tête qui est belle, ou jolie, ou seulement agréable, ou simplement bien maquillée, ou très-savamment encadrée, — ou, si vous le voulez, parfaitement belle, et expressive, et fraîche, — au-dessous de cette tête qui se voit, il y a ce qui ne se voit pas, ce qui se couvre. Parfois, ce torse blanc et opulent a, dans le secret du corset, des grâces un peu flottantes ; d'autres fois il est supporté par des jambes au galbe d'un bâton de cotret. Quelquefois la jambe est passable ; mais le torse est démesuré ; — ou les hanches sont énormes, — saillantes, sortantes, pointantes ; et vraiment une Vénus est mieux faite. Je m'arrête ; j'en aurais pour dix pages à décrire si je voulais tout montrer. Quels spectacles ! quels ravages ! quelles hideurs à côté de beautés ! et quel tableau serait celui de l'assemblage de ces grâces, mais dans leur entière vérité, qui font, — quand le besoin de dire quelque chose, quoi que ce soit, le réclame, — délirer le bataillon, un peu fatigué pourtant, de messieurs les chroniqueurs. Elles sont belles ! Et qu'en savez-vous ? Dieu seul sait cela au juste, et leur jupe. Voilà, messieurs, ce qu'il faut dire si l'on parle ; mais ce qui est le mieux là-dessus, c'est de ne rien dire du tout. Laissez-nous donc avec toutes ces beautés que nous n'avons pas envie de connaître, et promettez tant d'enchantements à des séminaristes. Peu de femmes sont vraiment belles. Mais peu d'hommes se connaissent en beauté, heureusement pour les femmes, — que l'on goûte, d'ailleurs, sans qu'elles soient belles, et parce qu'elles sont femmes.

Et aussi bien, que telles ou telles, par hasard, soient belles, qu'est-ce que cela importe ? et quel office est-ce là, messieurs, que vous faites ? Y songez-vous ? Et à qui parlez-vous ? Qu'attendez-vous de pareilles réclames ? Est-ce donc pour un pareil objet qu'il y a des journaux, — et est-ce afin que vous puissiez un jour y écrire ces belles chose que l'on vous apprend à écrire, que vous avez des maîtres, qu'il y a des chaires, une université ? Hé quoi ! voilà un homme qui a fait des études, qui peut-être s'est terni les yeux sur des livres, qui a passé par ce dur stage de la vie littéraire, qui a péniblement dégagé son talent, qui plus péniblement et plus lentement encore en a trouvé l'emploi ; et c'est pour s'évertuer à chanter à la foule la beauté de cinq ou six fillettes qui n'ont à elles que leurs jupes et pour elles que leur sexe ! La belle peine et la belle gloire ! Je le sais bien, le public trouve cela merveilleux. Je lui en fais mon compliment, et je lui tire ma révérence.

ONÉSIME BRIDOUX.

CE QUE SERA CE JOURNAL

—

Nous présentons un nouveau journal au public :

Un journal hebdomadaire,

A 10 centimes le numéro,

Et renfermant PLUS de matière qu'aucun de ceux du même prix qui en donnent le plus.

Cependant, nous l'espérons, là ne sera pas notre mérite principal.

Quant à la matière même en effet que renfermera cette feuille, — elle sera extrêmement *variée* et *presque encyclopédique*.

Le présent numéro en fera foi.

Mais c'est là ce que promet depuis quelque temps chacun presque des journaux qui se fondent.

Nous allons donc être plus précis ; nous allons mieux expliquer notre œuvre.

Le siècle qui nous suivra surpassera la gloire du siècle présent ; du moins, tout nous porte à l'espérer, à le croire. Mais le siècle où nous vivons a produit plus de merveilles qu'il ne compte d'années, et il laissera loin derrière lui les siècles qui l'ont précédé. Outre que la Littérature y a jeté un éclat des plus vifs, les Sciences y ont pris un essor prodigieux.

Mais un autre phénomène qui de nos jours prophétise des découvertes toujours *en plus grand nombre* en même temps que toujours *plus étonnantes*, c'est le MOUVEMENT croissant des esprits étendu à toutes les classes de la société. Aujourd'hui, dans les campagnes comme dans les grandes villes, quiconque a appris un peu au delà de l'alphabet veut lire ; beaucoup de ceux qui se sont habitués à lire recherchent déjà *les bonnes lectures*, et, dans vingt ans, dans dix peut-être, plus d'un parmi ces ignorants d'hier, et qui ne va cesser de s'instruire, illustrera son pays par quelque œuvre ingénieuse ou utile.

C'est à ce mouvement que nous venons pousser pour notre faible part ; c'est lui que nous venons aider.

Sans doute, les petits journaux, les journaux non politiques, ne manquent pas au lecteur, et il est vrai encore que plusieurs de ces journaux qui ont pour but l'amusement sont parfaits, et que d'autres, qui se proposent la vulgarisation des connaissances utiles, sont intelligemment et consciencieusement rédigés.

Mais quel est le journal qui se trouve être A LA FOIS très-sérieux et très-agréable ?

Nous ne savons pas bien s'il existe, mais nous savons que *c'est là celui que nous nous proposons de faire.*

En outre, nous voulons être ce que promet notre titre.

Nous voulons donc, premièrement, faire le véritable *journal de tous*.

Nous voulons, secondement, — puisque nous sommes l'organe de *la foule*, — procurer à la foule aussi bien les moyens *de se produire* que le moyen de s'éclairer.

Par conséquent :

1° Nous examinerons de la manière la plus attentive *tous les Ecrits qui nous seront envoyés*, et nous *insérerons tous ceux qui seront vraiment dignes de la publicité*, quand, toutefois, ils seront étrangers absolument à toute politique ;

2° Nous accorderons *publicité* à *toute Œuvre quelconque* qui la méritera et qui nous la demandera, — qu'il s'agisse de *beaux-arts* ou de *sciences*, d'*inventions*, de *découvertes*, ou de *pratique industrielle* ou *commerciale*.

Voilà notre programme.

Il s'adresse à tous les publics.

Nous espérons, en conséquence, non pas enlever un seul lecteur à aucun des journaux existants, mais trouver des lecteurs en grand nombre dans la clientèle de chacun de ces journaux divers.

En retour, nous tiendrons tout ce que nous promettons.

Un avantage que nous croyons avoir sur beaucoup de journaux, c'est qu'en donnant PLUS DE MATIÈRE QU'AUCUN D'EUX, — et en la donnant, bien entendu, choisie, sérieuse, — NOUS LAISSONS HUIT JOURS au public POUR NOUS LIRE.

—

Cela nous permet de ne pas craindre d'être substantiel, instructif, — nous garantit que nous serons lu, jour par jour, page par page, tout entier, — et nous oblige par conséquent à n'imprimer que de bonnes choses.

C'est aussi ce que nous ferons ; c'est par là que nous nous distinguerons ; c'est à cela que nous demandons un succès.

Nous nous efforcerons, quant à la forme, d'être toujours et littéraire et compréhensible, — visant à être entendu de tous, et à ne pas choquer, cependant, même les plus délicats.

LE DIRECTEUR-GÉRANT DE *La Foule* :
A. DELPRAT.

---

mystérieux aux pâquerettes, les oiseaux construisent leurs nids dans les aubépines.

Hélas ! j'avais compté en vain sur le retour de cette saison radieuse de l'année pour le rétablissement de Lucienne.

Toujours même faiblesse, toujours même pâleur !

Et pourtant, Lucienne paraissait heureuse, bien heureuse !

Devant la maisonnnette on avait planté une haie de sureaux ; plus loin s'élevaient des noisetiers.

Il fallait entendre le tapage qu'y faisait à chaque instant la gent ailée !

La prévoyante Marguerite avait adossé des siéges de bois à la haie de sureaux ; elle en avait disposé d'autres à l'ombre des noisetiers.

Un doux matin d'avril, j'y conduisis Lucienne toute faible et toute chancelante.

— Oh ! c'est beau, le printemps, disait-elle, c'est bien beau ! Quel immense bonheur dans la création ! Mon ami, ne dirait-on pas l'hymen de la jeune nature ? Que je suis heureuse ! Non, le bon Dieu ne voudra pas me laisser mourir !...

— Mourir ! lui dis-je en l'interrompant tout à coup, Les haies fleurissent, les oiseaux chantent, les prés s'étoilent, le ciel sourit. Partout la vie, nulle part la mort. Mourir ! mais vous ne pouvez pas mourir puisque je vous aime. Mourir ! mais un serment solennel va prochainement unir nos destinées...

— Mon ami, je voudrais que ce jour fût arrivé. Je me sentirais assez forte pour aller à l'église.

— Attendons quelques semaines encore. Attendons jusqu'au mois de mai, chère Lucienne.

— Le mois de mai ! Oh ! j'aime le mois de mai ! Mais pourquoi différer davantage ? Est-ce que ma robe blanche n'est pas toute préparée ? N'est-ce pas que vous la trouvez belle ma robe blanche ? Je mettrai dans mes cheveux les fleurs les plus fraîches, des fleurs cueillies par vous... mais il faut que ce soit bientôt.

Tous les jours Lucienne réitérait ses instances.

Avait-elle, au fond de son âme, entendu une voix mystérieuse ?

A la fin d'avril, aucune amélioration ne s'était manifestée dans la santé de la pauvre enfant. Ses forces, au contraire, allaient s'affaiblissant davantage.

Je compris qu'il était temps de se hâter.

Toutes les formalités étaient remplies.

Un soir de mai, j'allai prévenir le prêtre et le maire du village que notre intention était de nous marier le lendemain.

Jamais le ciel n'avait si bien souri à la terre.

Le maire de Saint-Aventin, un vieux curé, quatre paysans, Marguerite fondant en larmes, tels furent les témoins de notre union.

Lucienne ne pouvant se rendre ni à la mairie ni à l'église, avait exigé que la cérémonie eût lieu à l'ombre des noisetiers, en face de la splendide nature.

La cérémonie fut courte.

Lorsque tout fut terminé et que nous fûmes seuls avec Marguerite :

— Comment vous trouvez-vous ? dis-je à Lucienne.

— Je me trouve bien, je me trouve heureuse ! heureuse comme dans ce songe qu'au mois de janvier j'ai raconté à Marguerite. C'était un jour aussi beau que celui qui nous éclaire. Et vous, mon ami, êtes-vous heureux ?

— Ma chère Lucienne, il faut songer au repos. Je vais vous reconduire dans votre chambre, car l'émotion vous a fatiguée.

— Laissez-moi ici, et restez à mes côtés. Je suis fière d'être votre femme... Pensez-vous que je guérirai ?

— Encore une fois, Lucienne, reposez-vous un peu.

— Non... demain... tout à l'heure !... Oui, l'idée de ce songe me revient sans cesse... Et la petite croix de bois, cachée sous les fleurs, vous en souvenez-vous, Marguerite ? Je n'ai jamais pu lire le nom que l'on y avait écrit...

Lucienne se tut, paraissant épuisée.

L'expression de sa voix, sa physionomie, tout semblait étrange.

Et les parfums montaient jusqu'à nous, et les oiseaux chantaient, et le soleil resplendissait.

Lucienne saisit mes mains :

— Un baiser, mon ami, un baiser sur mon front !

Mes lèvres se posèrent émues sur son front virginal.

Elles murmura quelques paroles que je ne pus comprendre.

Soudain Marguerite jeta un cri.

Lucienne était morte dans mes bras !

FIN.

ALEXANDRE MASSÉ.

THÉATRES & CONCERTS

—

Les concerts dont nous voulons parler sont les concerts populaires, les concerts périodiques du théâtre de la Gaîté et du Cirque Impérial, les uns dirigés par M. Pasdeloup, les autres dirigés par M. Malibran. Comme on le sait, la voix humaine est bannie des concerts de musique classique de M. Pasdeloup. Au contraire, aux concerts de M. Malibran, le chant alterne avec les instruments, ou va de compagnie avec eux. L'état de concurrence de ces deux différents concerts peut déplaire

LITTERATURE — GRAMMAIRE

—

LES TROUBADOURS (1).

III

Déjà nous touchons à l'époque de la décadence des troubadours. La maison d'Anjou venant occuper, au milieu du treizième siècle, le trône de Provence, y introduisit la langue française. Celle-ci, protégée par les princes régnants, nourrie de l'esprit des troubadours, et parée des richesses de la langue provençale, fit oublier cette dernière. Les troubadours disparaissent insensiblement; l'Italie et l'Allemagne recueillent leurs riches dépouilles. Dans le même temps aussi disparaissent les poëtes français. Un silence presque universel dans le genre lyrique règne sur notre Parnasse depuis le quatorzième siècle jusqu'au renouvellement des lettres. Leur sève nourricière, les troubadours, n'étaient plus. La chute du trône de Provence éloigne les Mécènes; la contrée appauvrie ne peut plus accueillir les beaux-arts, enfants du luxe, et les beaux-arts abandonnent un royaume devenu désormais une province de l'empire français. Alors commencent les jours de gloire des provinces septentrionales de la France : alors les romans bretons disparaissent; le nord offre une pâture nouvelle à la curiosité des français; l'esprit remplace le sentiment, et l'on voit éclore dans le dix-septième siècle ces romans de féerie que quelques auteurs auraient voulu que les Provençaux éteints dans le quatorzième siècle eussent composés. Ils sont étonnés qu'ils n'aient pas imaginé un plus grand nombre de romans. S'ils avaient lu Pétrarque, ils sauraient que ce genre futile, que le poëte italien méprisait, avait dû être dédaigné des Provençaux, accoutumés à respecter l'opinion de Pétrarque, élevé et nourri dans leur province. Eh! quelles sont les provinces de France qui, depuis le douzième jusqu'au quatorzième siècle, aient composé des romans? Entre ces deux époques on ne voit que des traductions de romans bretons que la politique des rois d'Angleterre avaient accrédités et répandus en Europe. Ils les faisaient traduire en latin et en français. Ce fut ainsi que Guillaume le Conquérant perpétua le souvenir de ses conquêtes. Le même motif engagea Henri Ier et Henri II à faire traduire, l'un le *Sangraal*, l'autre *Lancelot*, etc., etc.

Tel est l'abrégé historique de l'ancienne littérature provençale, la mère incontestablement de la littérature française.—L'autographe du roman de Gérard, comte de Nevers, dans l'épître dédicatoire duquel on lit : *écrit en provençal*, quoique l'ouvrage soit entièrement en français, prouve qu'on donnait indifféremment le nom de la langue-mère à celle de sa fille. Mais comme quelques personnes sont difficilement convaincues, j'insisterai d'autant plus volontiers qu'il n'est pas sans intérêt de fixer irrévocablement l'opinion publique sur la prééminence des troubadours, que, du reste, jusqu'à présent, peu de personnes ont révoquée en doute. Tout le monde sait qu'à Rome même, quand on voulait un rhétoricien habile, c'est dans la Provence, c'est-à-dire à Marseille, que les Romains venaient le chercher comme dans une nouvelle Athènes. Cicéron disait en parlant de cette dernière ville : *Non solum græciæ, sed haud scio an cunctis gentibus anteponendam jure dicam.* En se rapprochant des siècles de la littérature moderne, de ces âges où, réunies sous un seul prince, toutes les provinces ont reçu le mouvement qu'il a plu à nos rois de leur imprimer, et ont perdu sans retour leur caractère distinctif pour n'avoir plus qu'un caractère uniforme; dans ces siècles, on voit que les têtes de cette province n'ont point été frappées de stérilité. Elle n'a vu naître dans son sein, il est vrai, ni un Corneille, ni un Racine; mais il ne faut en attribuer la cause qu'à la grande distance où elle se trouve de la tête de la nation. L'art dramatique est, de tous les beaux arts, celui qui demande le plus de grands modèles. Pendant longtemps la Provence n'a point eu de théâtre, point de Mécène, et le génie n'a pu y faire de bonne heure des études préliminaires. Eh! combien de talents heureux ont été forcés de prendre un autre cours! L'éloignement de la capitale, n'en doutons point, a empêché pendant longtemps les Provençaux de se livrer à la carrière du théâtre. Cet obstacle a été aussi insurmontable pour eux que le voisinage en a été encourageant pour les provinces limitrophes. Il n'en est pas de même de la culture des sciences qui ne demandent que du génie, des lectures et le silence du cabinet. Dans tous les genres, la Provence a au moins un grand homme à nommer.

Dans un ouvrage du plus grand mérite, l'*Histoire de la littérature française*, M. J. Demogeot a donné sur le caractère de la poésie des troubadours quelques lignes parfaites, que nos lecteurs liront, nous en sommes persuadé, avec un vif plaisir : elles sont pleines d'intérêt et remplies d'observations judicieuses.

« La poésie provençale, dit M. J. Demogeot, fut presque toute lyrique. Le génie facile et impatient des troubadours, la vie de plaisirs et d'agitation que menaient la plus grande partie de ces gracieux poëtes, ne leur permettaient guère les longs récits de l'épopée. Leur auditoire lui-même n'avait besoin que d'embellir la vie réelle, et non d'y suppléer par des fictions. Aussi, à l'exception d'un petit nombre d'œuvres épiques que Fauriel et Raynouard nous ont fait connaître, les seuls monuments de la muse méridionale sont-ils des effusions soudaines du sentiment ou de l'esprit; ils ressemblent moins à des compositions littéraires qu'au bruit mélodieux de cette vie d'amours et de plaisirs, qui passait joyeuse et élégante entre les tournois des chateaux et l'éternelle fête d'un riant climat. Pour produire de pareilles œuvres, il n'était pas nécessaire d'être un grand clerc et de savoir lire : il suffisait d'avoir un cœur capable d'aimer. Les paroles de ce poétique idiome venaient se ranger d'elles-mêmes en vers harmonieux. Les auditeurs n'étaient pas difficiles pour le choix des pensées. Dans ces vers, comme dans la nature, l'amour et la beauté se répétaient sans craindre la monotonie. Une idée gracieuse était toujours bien venue, fut-elle une redite. Les dames cueillaient une fleur dans leurs gazons, sans s'inquiéter de savoir si toutes les prairies n'en offraient pas de semblables, et si tous les printemps n'en avaient pas prodigué d'aussi belles. »

« Un des principaux mérites de ces chansons charmantes, ajoute-t-il, est entièrement perdu pour quiconque ne peut les lire facilement dans leur langue originale; je veux parler de leur harmonie savante, des combinaisons très-multiples, très-compliquées de ces strophes, des coupes savantes, des cadences symétriques, des retours prévus et longtemps espérés d'une rime sonore. Le rhythme provençal, sous la main des troubadours, se plie et se replie avec une coquetterie pleine de grâce comme un ruban aux couleurs éclatantes qui flotte, s'échappe et revient dans un nœud artistement formé. »

« Ce serait une erreur, dit-il encore, de ne chercher que la pensée dans la poésie lyrique. Le sentiment en est l'âme, et souvent il s'exprime par l'harmonie des mots bien plus que par leurs sens. L'ode est une musique qui traduit directement les impressions par des sons. Souvent même, en l'absence du sentiment et de la pensée, la mélodie du langage flatte l'oreille et berce l'esprit dans une vague émotion. L'harmonie des vers s'adresse aux puissances les plus intimes, les plus mystérieuses de notre âme, et son empire est d'autant plus incontestable qu'on ne saurait le discuter. Or, la poésie des troubadours est là presque tout entière. On a pu s'imaginer qu'on traduisait les lyriques grecs et latins; sous le rhythme, il y avait une pensée assez riche encore pour laisser quelque chose dans la main de l'interprète; mais quand, passant à la poésie des troubadours, on a essayé de jeter au creuset ces bulles légères et brillantes qui étaient toutes en surface et voilaient un gaz insaisissable des plus riches nuances de l'arc-en-ciel, on s'est étonné de ne plus rien trouver, alors qu'on avait tout détruit. »

« J'avoue, dit Raynouard, que j'ai essayé vainement d'en offrir une traduction; le sentiment, la grâce, ne se traduisent pas. Ce sont des fleurs délicates dont il faut respirer le parfum sur la plante. »

« Pour jouir, dit Schlegel, de ces chants qui ont charmé tant d'illustres souverains, tant de preux chevaliers, tant de dames célèbres par leur beauté, il faut écouter les troubadours eux-mêmes et s'efforcer d'entendre leur langage. Vous ne voulez pas vous donner cette peine? Eh bien! vous êtes condamné à lire les traductions de l'abbé Millot. »

Nous pensons avoir suffisamment établi que ce fut d'abord et surtout dans le midi de la France, dans la Provence en particulier, que s'éveilla l'inspiration lyrique. Heureuse fleur du climat, elle y naquit pour ainsi dire sans culture, sous un ciel clément; les hommes se laissèrent aller facilement aux douces séductions de la vie. Là, toutes les femmes étaient aimées, tous les chevaliers étaient poëtes.

De Mayer.

(1) Voir le numéro du 23 décembre 1865.

VARIÉTÉS ARTISTIQUES

—

LES BEAUX-ARTS ET LA PHOTOGRAPHIE.

La photographie embarrasse ses juges. A son sujet, la critique cherche les expressions. Ou plutôt, certains photographes l'embarrassent. On ne peut en faire des industriels; on ne peut pas en faire des artistes. Les confondre avec qui fabrique du calicot, du papier peint, est contre toute raison, et les instituer les confrères de M. Ingres ou d'Eugène Delacroix est bien plus impossible encore. Par le goût, ils sont artistes; mais, par le reste, ils sont gens de métier. Ils ne créent pas, et leur main, pas plus que leur cerveau, ne produit une seule forme, ne trace une seule ligne, n'applique jamais un ton. Sans doute ils ont à apprendre leur métier en toutes ses difficultés, ses ressources; mais, comme tout ouvrier; — ils peuvent trouver des procédés nouveaux; mais, comme tout fabricant, — ils peuvent briller, exceller dans leur profession; mais, comme quiconque fait quelque chose : — en tout cela, — à quel degré de perfection, d'excellence qu'ils parviennent, quelque temps qu'il leur faille pour y pouvoir parvenir, quelque goût qu'ils montrent quelque intelligence qu'ils dépensent, — en tout cela, rien qui soit le cas spécial, particulier de l'artiste. D'abord, quelques années d'apprentissage, de travail, et le photographe est devenu, s'il doit jamais le devenir, un photographe consommé; et il faut dix années, quinze années d'opiniâtres études pour former un artiste. Mais en outre, car il faut en revenir là, le photographe *fait produire*, et ne fait pas, absolument pas autre chose; le dessinateur, le peintre, le sculpteur, l'architecte, et le lithographe et le graveur eux-mêmes, *produisent* au contraire *de leurs mains*; — outre que, la plupart, ils doivent encore créer, c'est-à-dire, concevoir un sujet, ou un objet, ou un personnage, ou un groupe, — ou un ensemble de groupes, soit de personnages, soit de formes.

On ne peut donc qualifier d'artiste un photographe quel qu'il soit, si l'on n'a pas de nom différent et plus haut à donner au Vinci, à Michel Ange, à Raphaël. En tant que photographe, personne n'est un artiste. Mais un certain nombre de photographes, à coup sûr, sont mieux que des artisans. Quelqu'un, à quelque jour, trouvera bien leur qualification précise.

En attendant, nous ne manquerons pas à louer ceux des photographes qui, comme M. Ildefonse Rousset, par exemple, font produire au soleil de ces collections d'images dont la plupart sont la nature elle-même dans son intégrité, la nature dans la poésie même de sa vérité vraie. A cet égard, le *Tour de Marne* fut peut-être quelque chose sans égal. M. Edmond Texier va nous dire ce qu'est le *Bois de Vincennes*. Nous lui laissons la parole : il parle mieux que nous.

« On se rappelle le *Tour de Marne*, un vrai tour d'adresse exécuté, il y a un an à pareille époque, par Ildefonse Rousset et Emile de la Bédollière. Toute la presse salua d'une acclamation unanime ces merveilles photographiques, et quand je dis merveilles je n'exagère pas. Le succès fut grand, et comme un succès mène à un autre, les deux amis ont donné pour frère au *Tour de Marne*, le *Bois de Vincennes*. Ce bois qui est devenu le parc anglais du faubourg Saint-Antoine, il est là tout entier dans ces planches superbes pleines d'air, de lumière et de vapeur, et où chaque objet : arbre, ruisseau, rivière, rocher, maison, brin d'herbe, a sa valeur propre, sa physionomie naturelle. M. Ildefonse Rousset possède véritablement le secret de la photographie; sous sa main, cette chose si rebelle pour qui l'a pratiquée se prête à tout, et il n'est pas de burin anglais qui arrive à l'effet qu'il obtient, lui, avec la simple collaboration du soleil.

« Ce beau livre, qui a pour titre le *Bois de Vincennes*, contient, si je ne me trompe, vingt-trois vues panoramiques, sans compter les fleurons, les têtes de pages et les culs-de-lampe; et ces vingt-trois vues sont exécutées avec une telle perfection, qu'il est impossible de donner la préférence à celle-ci sur celle-là. Quoi de plus charmant que « la rivière pompadour! » mais quoi de plus étourdissant que « la cascade supérieure du lac des Minimes. » Il faut donc se contenter d'admirer. On ne rend pas avec des mots l'air, la lumière, l'insaisissable, et l'impalpable.

« Le texte est d'Emile de la Bédollière. Je ne voudrais pas lui faire mes compliments à cette place; mais le public n'est pas tenu à la même discrétion que moi, et il dira cer-

---

à leurs directeurs et fondateurs respectifs, ils l'art n'a rien à perdre à la rivalité. Nous faisons donc des vœux pour la prospérité des deux fondations artistiques. Un jour, à cette même place, un autre que nous, plus propre que nous ne croyons l'être à cette tâche, dira quelle part de mérite revient à chacune de ces fondations, et quels services particuliers chacune d'elles rend à l'art.

Rien de nouveau cette semaine au théâtre.

Retournons-nous un peu. Nos lecteurs ne nous ont sans doute pas attendu, — car après tout nous ne leur étions pas annoncé, — pour savoir ce qui s'est passé ce mois-ci sur nos différentes scènes.

Cependant, faisons presque comme s'ils l'ignoraient tout à fait.

Nous apprendrons toujours quelque chose à quelqu'un.

L'Opéra-Comique a donné le *Voyage en Chine* et continue à le représenter.

Les paroles de cette pièce sont de MM. Labiche et Lacour : c'est dire tout ce qui s'y trouve de bouffonnerie et de robuste gaieté.

La musique est de M. François Bazin, un homme de talent. Il est de plus homme de sens, et, dans cette pièce, il s'est effacé autant qu'il l'a pu, afin, dit *l'Avenir musical*, « de laisser rire à son aise le librettiste. »

Au même théâtre, à l'Opéra-Comique, « *l'Ambassadrice* et madame Marie Cabel, dit M. Jouvin dans le *Figaro*, viennent de reparaître cette semaine sous le même visage. » Appréciant le talent de la cantatrice renommée, M. Jouvin écrit : « Madame Cabel possèdera longtemps encore les qualités en dehors qui donnèrent la vogue aux compositions d'Adolphe Adam. Sa voix robuste et d'un timbre inaltérable peut se jouer avec la même audace qu'autrefois des casse-cou de la vocalisation. Son mécanisme est prodigieux. Les doigts d'un habile pianiste galoppant sur le clavier pourraient l'égaler; mais le surpasser, j'en doute. Ce qui manque à ce chant alliant l'intrépidité à la verve, ce sont deux petites qualités, petites, petites, mais chères aux auditeurs délicats : le goût et le style; ajoutons-y l'âme encore, pour fermer la bouche à la critique hargneuse. Heureusement pour madame Cabel, le public de l'Opéra-Comique, quand on le paye d'une voix argent comptant, n'exige rien de plus; il est de l'avis du bonhomme :

Les délicats sont malheureux
Rien ne saurait les satisfaire. »

Puisque nous venons de faire un emprunt à M. Jouvin, un homme assez riche pour qu'on lui emprunte sans scrupule et sans cesse, empruntons-lui encore, et disons avec lui :

« J'en fais l'aveu plein de confusion; je n'ai pas assisté à la Revue des Folies-Dramatiques : *Que c'est comme un Bouquet de fleurs*. Je suis coupable d'indifférence envers la littérature de mon pays. Puisse mon remords expier mon crime. »

Mais là ne se borne pas notre crime.

Nous sommes bien plus coupable que ne l'est M. Jouvin.

Nous n'avons vu ni « *But qui s'avance* » aux Folies Marigny, ni une autre revue « *Rien n'est sacré pour une Revue* » au théâtre Déjazet, ni enfin « *Pst! pst!* » au Petit-Théâtre.

Et il faut le dire, nous n'en verrons pas une scène.

Nous savons en gros ce que sont ces beaux ouvrages, et nous ne perdrons pas notre encre à les analyser.

Nous ne voulons pas nous moquer du lecteur.

Un théâtre dont on aime à parler, c'est le Théâtre-Lyrique : directeur hardi, artiste, intelligent au possible; troupe vaillante et excellente. Ce théâtre n'a plus que des succès et ne donne que de belles choses. En ce moment il joue *Martha*, de M. de Flotow, et obtient avec cette pièce un succès qui dépasse ses plus légitimes espérances. « Sans être une œuvre très-forte, dit le remarquable critique que nous avons déjà cité deux fois, la partition de M. de Flotow a de la grâce, de la sensibilité. La rêverie allemande s'y marie au procédé italien : n'allez point croire à une alliance contre nature du genre de celles que proscrit le goût d'Horace : c'est un mariage d'inclination. Le mari y est sans doute plus remuant et plus jaseur que la femme; mais, en lui cédant la toute-puissance, celle-ci s'y laisse voir dans une attitude touchante et parfois poëtique. »

Quels théâtres avons-nous oublié?

Car nous faisons comme les théâtres : une Revue.

Le Châtelet donne la sienne depuis déjà un certain temps.

On connaît l'histoire des jupes un peu trop courtes et des maillots trop transparents.

La Famille Benoiton, au Vaudeville, a occasionné de 15 à 16 mille pages. Quelqu'un en a fait le compte. Notre avis devient superflu, chacun a eu à choisir entre une douzaine d'opinions pour le moins; en vérité, c'est là une collection suffisante.

La Tante Honorine n'a pas fait autant de bruit que la bande des Benoiton, mais elle a fait parler d'elle, et beaucoup, et « en bien », comme disent les bonnes femmes. Les jeunes auteurs de cette pétulante pièce sont des observateurs et des gens d'un entrain surprenant. Leur comédie est vive, amusante, touchante par endroits, parfaitement menée. Elle est jouée d'une manière qui nous semble à peu près parfaite. Saint-Léon et mademoiselle Picard y sont simplement excellents, et tout le monde y fait très-bonne figure. Voilà une

tainement tout haut ce que je pense tout bas. »

PIERRE MAZEROLLE.

HISTOIRE INTÉRESSANTE DE DEUX INCONNUS

On vit, il y a quelques années, arriver à Amsterdam et descendre dans un des plus beaux hôtels une dame dont la figure annonçait une personne de distinction. Son équipage y répondait. Plusieurs domestiques qui la suivaient s'empressaient autour d'elle. Un homme assez bien mis, mais qu'on ne prenait à la physionomie que pour son premier domestique, lui donna la main, prit soin de la faire loger commodément, et lui rendit tous les soins qui marquent beaucoup de respect et d'attachement. Le premier repas se fit avec une sorte d'ostentation. Les domestiques servaient avec ordre, et celui qu'on avait pris pour l'écuyer, se mit à table avec la dame. Tout le reste du jour se sentit d'un air de grandeur dans la dépense et dans les manières. Cependant, dès le lendemain, l'équipage et les domestiques furent renvoyés. Ceux-ci partirent fort bien payés, et si on leur faisait quelques questions sur le nom de leur maîtresse, sur le lieu d'où ils venaient et sur les motifs de leur voyage, ils répondaient qu'ils ignoraient à qui ils avaient appartenu; qu'on les avait loués à Paris pour faire le voyage de Hollande; que celui qu'on prenait pour un écuyer s'était fait nommer M. le baron pendant la route, et que la dame, quelque rapport qu'on voulût supposer entre eux, prenait le nom de madame la baronne.

On était donc libre de les regarder ou comme époux ou comme amants. L'un ou l'autre de ces deux titres leur convenait, puisqu'ils passaient la nuit ensemble et que leurs affaires, leur dépense et tous leurs autres intérêts étaient constamment les mêmes. Cependant, après s'être défaits de toute leur suite, ils prirent pour tout domestique une servante hollandaise, dont le ministère était encore partagé par le soin d'un enfant de quinze mois qu'ils avaient avec eux. Ils resserrèrent leur dépense. Ils passaient les jours entiers dans leur appartement, sans la moindre communication: civils d'ailleurs pour les gens de l'hôtellerie, doux pour leur servante, attentifs à ne pas causer d'incommodité à leurs voisins.

J'étais du nombre. Un séjour de trois mois que j'avais fait dans la même hôtellerie m'avait mis en liaison avec quelques autres étrangers qui s'y trouvaient logés. Ce que j'appris de mes nouveaux voisins, et, plus que tout le reste, leur douceur et leur politesse, me fit naître quelque plaisir de les voir. Je me figurai que, par quelques motifs qu'ils eussent été amenés en Hollande, ce ne pouvait être que faute d'amis et de connaissances qu'ils demeuraient comme ensevelis dans leur solitude.

Je leur fis offrir ma visite par notre hôte commun. Ils l'interrogèrent beaucoup sur mon caractère et mes occupations, et, satisfaits ou non des explications qu'ils reçurent, non-seulement ils acceptèrent mes offres, mais le baron, se hâtant de me prévenir, vint me prendre chez moi pour me présenter à la dame. Je les voyais pour la première fois. Le portrait qu'on m'avait fait du baron me parut assez juste : un homme de quarante ans, d'une taille haute et épaisse, la physionomie commune, mais avec un air de bonté néanmoins qui intéressait tout d'un coup en sa faveur; parlant mal notre langue, et né, comme je le remarquai aussitôt à son langage, dans quelque partie de l'Italie; les manières d'ailleurs assez douces et assez polies pour faire juger que, de quelque condition qu'il fût, il avait reçu une fort bonne éducation. A l'égard de la dame, tout ce qu'on m'avait dit de sa figure et de l'air de noblesse qui éclatait dans ses moindres manières me parut inférieur au témoignage de mes propres yeux. J'ai vu peu de femmes aussi belles et aussi bien faites. Elle ne parlait pas notre langage avec plus d'exactitude que le baron, quoiqu'ils se fissent entendre tous deux fort aisément. Mais ce que je découvris par son accent, de même que par son aveu, c'est qu'elle était Allemande. Ils me dirent qu'ils venaient d'Italie, qu'ils avaient passé quelques mois à Paris, et qu'ils se proposaient de faire un long séjour en Hollande. C'est l'unique éclaircissement qu'on ait jamais eu sur l'origine de leurs aventures.

Notre commerce devint tout d'un coup fort étroit. Je trouvai dans ces nouveaux amis une droiture et une bonté admirables Il était vrai, comme je l'avais pensé, qu'ils ne gardaient leur solitude que parce que, sans connaissances, ils n'avaient aucune occasion d'en sortir. Ils se suffisaient d'ailleurs à eux-mêmes, et pendant plusieurs mois que je les vis avec beaucoup de familiarité, je ne m'aperçus jamais d'aucune altération dans leur humeur. Je leur procurai la connaissance de deux personnes fort aimables, qui augmentèrent l'agrément de notre liaison. Tout le temps que je ne donnais point à mes occupations se passait chez eux. Quoiqu'ils parussent vivre avec beaucoup d'économie, ils nous donnaient quelquefois à dîner fort honnêtement. Nous les traitions à notre tour, et quoique nous n'entreprissions point de pénétrer leur secret, nous ne laissions pas échapper une occasion de leur offrir nos services, en leur faisant entendre que nous étions capables de zèle et de discrétion.

Il était impossible de ne pas nous livrer quelquefois à nos conjectures; mais, n'ayant aucun fondement pour les appuyer, nos jugements n'en étaient pas moins incertains. Divers bruits qui se répandirent ne servaient qu'à nous embarrasser par leur contradiction. Les uns assuraient que le baron n'était qu'un maître-d'hôtel italien qui avait enlevé la fille d'un ambassadeur allemand à la cour de Rome. Nous les crûmes pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'un autre bruit le fit passer pour un prélat romain qui était venu se réfugier avec sa maîtresse dans le pays de la liberté. Il ignora tout ce qu'on publiait, et si je n'avais pas assez de lumières pour détruire ce qui ne me paraissait point à son avantage, je m'efforçais du moins de le réparer par le témoignage que je rendais de tous côtés à ses mœurs et à son caractère.

Cependant, après plusieurs mois d'une vie fort tranquille, nous découvrîmes sur le visage et dans l'humeur du baron des marques sensibles de tristesse et d'inquiétude. Il se fit longtemps violence pour les déguiser; mais il paraissait un air de contrainte jusque dans sa joie, et fort souvent il se dispensait, sous divers prétextes, de la petite assemblée que nous avions formée régulièrement. La baronne ne cessa point d'en être, et, se chargeant des excuses de celui qui passait pour son mari, elle lui attribuait des affaires qui le réclamaient impérieusement. Il fit divers voyages dont le plus long ne dura point plus de quatre jours. Le plaisir qu'il avait apparemment de revoir sa femme lui rendait toute sa bonne humeur à son retour; mais il retombait dès le lendemain dans sa mélancolie. La baronne n'en était pas plus exempte, quoiqu'elle réussît mieux à cacher la sienne. Je la surpris plus d'une fois dans une rêverie si profonde qu'elle ne m'avait point entendu ouvrir la porte, et lui en ayant fait un jour quelque reproche en l'absence de son mari, je fus extrêmement étonné de voir couler aussitôt ses larmes. La discrétion m'empêcha de lui en demander la cause, et je feignis de ne l'attribuer qu'à l'absence du baron. Je raisonnai dans cet intervalle avec mes amis sur les apparences qui confondaient notre pénétration. Nous nous serions imaginé qu'il était question de quelque embarras de fortune, si la multitude de bijoux précieux que nous connaissions à la baronne ne nous eût persuadés qu'ils étaient fort éloignés de se trouver dans le besoin. De calcul fait, en montres d'or, en tabatières, en étuis, etc., nous avions vu entre elle et son mari la valeur de plus de trente mille francs, et la vie frugale à laquelle ils s'étaient réduits pouvait leur faire de cette seule somme un fond plus que suffisant pour deux années. Cependant, comme deux personnes qui, peut-être, ne s'étaient jamais vues à cette sorte d'épreuve, pouvaient manquer d'attention pour des ressources qu'ils avaient dans leurs propres mains, nous délibérâmes si nous ne devions point sonder le baron de ce côté-là, et lui offrir même tout ce que la médiocrité de notre fortune nous permettait de faire en commun pour soutenir la sienne. Mais j'avoue qu'étant chargé de cette commission par mes deux amis je n'eus point la force de lui faire une ouverture dont j'appréhendais qu'il pût s'offenser. Je me bornai à des offres générales de service, et je ne fus précis que dans les protestations de zèle et d'amitié.

La suite nous persuada que ce n'étaient point des nécessités de fortune qui causaient l'inquiétude du baron. Il arriva dans cet intervalle un jeune seigneur russe à Amsterdam qui se lia avec nous par une rencontre de pur hasard. Il vit la baronne. Il en devint amoureux, et ses assiduités furent continuelles auprès d'elle. Nous nous étions fort observés, mes amis et moi, dans la conduite que nous avions tenue avec une femme si aimable, de sorte qu'il nous parut fort étrange qu'un Russe, qui n'avait pour toute recommandation que beaucoup d'argent et d'effronterie, vînt attaquer à nos yeux un cœur pour lequel nous n'aurions pas eu moins de goût que lui, si la bienséance et l'amitié n'eussent servi de frein à notre inclination. Cependant, comme c'était l'affaire du baron, nous supportâmes ce spectacle sans murmurer, et nous avions d'ailleurs une trop haute opinion de la fidélité de sa femme pour la croire capable de prêter l'oreille aux séductions d'un amant.

Nous en étions à ce point, lorsque le baron se crut obligé de quitter Amsterdam pour un voyage qui ne devait pas durer plus que le précédent. Nous fûmes témoins des efforts que la baronne fit pour l'arrêter, et, sans pénétrer le secret de leurs affaires, nous jugeâmes qu'une faveur demandée avec tant d'instances supposait des raisons fort importantes. Elle ne put lui faire changer de dessein, mais il lui promit d'être de retour le jour suivant. Ses larmes durèrent longtemps. Nous nous retirâmes après avoir employé bien des soins pour la consoler. Il était cinq heures après midi. Je sortis de chez moi pour n'y rentrer que fort tard. J'appris en arrivant que madame la baronne était dans les transes de la mort et qu'on la soupçonnait de s'être empoisonnée. Elle avait fait acheter, vers les huit heures, une dose de sublimé corosif, sans avoir expliqué l'usage qu'elle voulait en faire. Elle s'était renfermée seule après souper, et les pointes de la douleur l'avaient forcée de jeter des cris qui avaient attiré des voisins. Ses plaintes ne concernaient qu'une colique dont elle prétendait souffrir mortellement. On la traita dans cette supposition. Mais les progrès du mal étant sensibles, on trouva par divers éclaircissements qu'il devait venir d'une autre cause. Elle mourut sans en faire l'aveu, et l'unique soin qu'elle prit en mourant fut de recommander à ceux qui lui offraient leurs secours de ménager son mari et de ne pas laisser son enfant dans le besoin. Une aventure si tragique fit l'entretien de tout le monde, et chacun entreprit de l'expliquer. L'opinion qui prévalut d'abord fut que le baron l'avait abandonnée, et que, se croyant sans soutien et sans espérance dans un pays étranger, elle avait choisi la mort comme le plus court chemin pour se délivrer de ses peines. On demeura dans cette idée jusqu'au soir du lendemain, que le baron vint dissiper par son retour une si misérable conjecture. Quelques personnes de sa connaissance, qui se trouvèrent à la porte de l'hôtel, lui donnèrent si adroitement le change que, sous le prétexte d'une affaire importante où son secours leur était nécessaire, ils le conduisirent dans une autre maison pour lui déclarer sa perte. Les transports auxquels il s'abandonna détruisirent encore mieux les soupçons qu'on avait eus de son voyage. Il ne parla que de désespoir et de mort. On se saisit de son épée; mais demandant du poison, un poignard et tout ce qui pouvait servir à le délivrer promptement de la vie, il alla jusqu'à faire mille efforts pour se précipiter par une fenêtre. Enfin, au défaut de toutes les voies qu'il cherchait pour mourir, il trompa ceux qui l'observaient et, s'élançant tête baissée contre le mur de la chambre, il se serait blessé mortellement si l'épaisseur de la tapisserie n'eût diminué la violence du coup.

On fut attentif aux moindres expressions de sa douleur pour en recueillir quelque lumière sur le fond de ses aventures. Mais il ne se trahit par aucune indiscrétion. Huit jours qu'on le força de passer dans la maison où il s'était laissé conduire ne mirent point de changement dans ses dispositions. Il parlait encore d'aller se tuer ou mourir de douleur sur le tombeau de sa malheureuse compagne, et ses larmes coulaient avec la même abondance qu'au premier moment. Cependant, l'intérêt de son fils qu'on lui remit devant les yeux, parut faire enfin quelque impression sur lui. Il promit de renoncer aux résolutions violentes et de ne pas faire un mauvais usage de sa liberté. L'ayant obtenue à cette condition, il employa le peu de jours qu'il passa dans la ville à vendre tous les bijoux de la baronne et les siens, pour faire un fond qui pût engager quelqu'un à se charger du soin de cet enfant. Il eut même la prudence d'y intéresser le magistrat, en le mettant sous sa protection, et lorsqu'il se fut acquitté d'un devoir si juste, il partit sans avoir pris congé de personne.

Ceux qui avaient été témoins de ses transports et qui l'avaient fait consentir si difficilement à faire une espèce de trêve avec son désespoir jugèrent qu'il était allé finir sa vie par quelque résolution violente. Eh! combien d'autres commentaires la malignité du public ne fit-elle pas sur la mort de la baronne! Ce qui m'en est resté dans l'esprit fera juger quelle foi ces misérables explications devaient obtenir. On prétendait que le Russe qui était amoureux d'elle était entré dans sa chambre sans qu'elle s'en fût aperçue, et que, l'ayant surprise sur son lit, qui était placé effectivement dans une alcôve fort obscure, il l'avait trompée si adroitement qu'elle s'était crue d'abord entre les bras de son mari. Il est inutile d'ajouter les circonstances d'un fait que je regarde comme une imposture. Cependant, on prétendait expliquer par là les efforts qu'elle avait

---

fière distribution d'éloges! Que voulez-vous? rien ne nous a choqué, tout nous a satisfait, nous avons été intéressé de la première scène à la dernière; il ne peut donc nous arriver que des éloges sous la plume.

Le théâtre qui donne cette *Tante Honorine*, l'Odéon, a donné, la semaine passée, *Andromaque* et les *Plaideurs*, pour l'anniversaire de la naissance de Racine. C'est la première fois, chose étrange! que l'Odéon célèbre cet anniversaire glorieux, et la Comédie-Française elle-même l'a célébré cette année pour la cinquième fois seulement. La Comédie-Française a joué, avec les *Plaideurs*, *Mithridate*. De belles stances, composées par M. Henri de Bornier, du journal *La Liberté*, ont été dites devant le buste couronné de l'immortel poète.

Nous ne pouvons, nous, fêter la mémoire de Racine, mais nous pouvons d'une certaine façon honorer l'admirable et éloquent tragique.

C'est dans ce dessein que nous publions l'étude littéraire et biographique qui va suivre.

W. GOUVERNANT.

LITTÉRATURE

RACINE

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639. Orphelin de bonne heure, il entra au collége de Beauvais, où il resta jusqu'à l'âge de seize ans; ses deux tantes, religieuses à Port-Royal, l'appelèrent alors auprès d'elles, et là, dans une école que venaient de fonder quelques hommes éminents, il puisa non-seulement le goût des chefs-d'œuvres de l'antiquité, mais aussi cette connaissance des textes dont il se fit une arme terrible contre l'ineptie ou la malveillance de quelques critiques. Nous sommes étonnés maintenant de ces préfaces où il se défend contre eux avec tant de vivacité *d'avoir inventé soit un sujet, soit même un personnage.* Virgile lui a donné *Andromaque*; il a pris *Les Plaideurs* dans Aristophane; « il ne faut qu'avoir lu Tacite » pour y trouver Agrippine, Néron, Narcisse et jusqu'à Junie elle-même; l'ambassadeur français à Constantinople lui a raconté « toutes les particularités » de la mort de Bajazet, et le sujet « est très-véritable.» La tragédie n'exprimait encore à cette époque que les sentiments des rois et des grands hommes; et, prenant ses personnages dans l'histoire, elle était condamnée à la suivre. Les premières pièces de Racine, fidèles à cette vérité historique tant demandée, renfermaient quelques scènes fortement conçues et de magnifiques ébauches de caractères, mais elles ne faisaient point espérer un homme de génie : tous pensaient, Corneille lui-même était de cet avis, qu'il n'y aurait dans la tragédie rien de plus grand que Corneille.

Andromaque parut, et lorsqu'on entendit ce jeune poëte de 28 ans dire en vers harmonieux les tendres regrets de l'épouse et l'inquiète affection d'une mère; puis, s'élançant hardiment dans des chemins encore inexplorés, oser joindre les transports d'une âme jalouse, les applaudissements ne manquèrent ni à son audace, ni à son talent. Quelques méchants esprits lui reprochaient de faire parler ses héros comme les gentilshommes de la cour : ils disaient qu'Achille, dans Homère, ne fait pas de longs discours pour se faire aimer de Briséis et que Pyrrhus est son fils. Que vous importe? Dans Pyrrhus, est-ce le fils d'Achille que vous aimez, ou bien est-ce l'homme luttant entre son amour pour une Troyenne et son devoir de Grec, tantôt prêt à sacrifier Astyanax et tantôt défiant pour lui la Grèce entière? Si cet homme vous intéresse, encore une fois, que vous importe? Ne sauriez-vous admirer que si la vérité du personnage est d'accord avec la généalogie?

Les succès ont commencé; ils cesseront, mais seulement lorsque Racine aura cessé d'écrire.

Après *Andromaque*, *Les Plaideurs*, où une verve qui ne s'épuise pas fait vivre de la façon la plus vraie tout un monde de l'époque : avocats, huissiers, témoins, juges; tout y est, jusqu'au client qui sait graisser la patte, afin de mieux se faire écouter. Les juges de Racine, les médecins de Molière, peuvent se donner la main : ils se connaissent, ils savent ce qu'est leur science et ce que cachent leurs grands mots : ils se regardent et ils rient, pareils aux augures antiques. Riez donc, bonnes gens, riez, riez toujours : le poëte a passé, il a ri aussi et il vous a marqués du doigt : désormais vous êtes immortels, et son rire

faits pour retenir le baron. C'était, disait-on, la défiance qu'elle avait de son propre désespoir, etc. Mais à moins qu'on eût appris du Russe même une aventure si mal concertée, de qui l'aurait-on pu savoir? Il est vrai seulement que ce jeune seigneur, presque aussi fortement touché que le baron de leur perte commune, abandonna la Hollande.

Il y a plusieurs années que cet événement tragique est arrivé. J'ai appris depuis que le baron, dont on n'avait point entendu parler dans un si long espace, s'était montré de nouveau à Amsterdam, et qu'il y était arrivé dans une fort mauvaise situation. Il portait encore le même habit qu'il avait en quittant cette ville, mais si usé et si peu en ordre qu'il ne paraissait point que, depuis son départ, il pût en avoir porté d'autres. Il n'évitait point la vue de plusieurs personnes qu'il avait connues, et sans s'ouvrir plus qu'il n'avait fait sur l'origine de ses malheurs, il confessait que, depuis qu'il avait quitté la Hollande, il avait vécu dans un couvent de Vestphalie. Son fils, qu'il avait retrouvé dans les mains de ceux à qui il l'avait confié, lui avait rappelé des souvenirs qui lui avaient encore arraché quelques soupirs. Mais paraissant fort satisfait du soin qu'on avait pris de son éducation, il avait recueilli le reste de la somme qu'il avait laissée à ses curateurs. Elle s'était trouvée suffisante pour lui faire un présent honnête et pour le mettre en état lui-même de retourner apparemment dans sa patrie.

A. Worms.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN ALLEMAGNE (1).

Trois livres servent de base à l'enseignement élémentaire : la Bible, le catéchisme et le recueil des cantiques. On ne trouve point de village en Allemagne qui n'ait son école, ni d'école où l'on n'enseigne au moins la lecture, l'écriture, le calcul, le chant et la religion. Mais dans la plupart des écoles de villages même, l'enseignement comprend, en outre, l'histoire nationale, la géographie, le dessin et les principes de l'agriculture et de l'horticulture. Il y a souvent en Prusse, jointe à l'école, une pépinière dans laquelle le maître apprend aux élèves les plus avancés à greffer, à écussonner et à tailler les arbres. Cet enseignement a de très heureux résultats. Le sol de l'Allemagne n'est pas généralement aussi fertile que celui de la France, cependant l'agriculture y est dans un état bien plus florissant que dans bien des départements français.

Le programme de la plupart des écoles primaires en France est certainement aussi étendu que celui que nous venons d'exposer ; l'enseignement y est-il aussi efficace, aussi élevé, aussi substantiel qu'en Allemagne ? Il faut oser le dire : malheureusement non. L'enseignement allemand donne plus de profondeur et de vigueur à l'intelligence; il la charge moins, mais il la féconde davantage. L'enfant allemand est-il plus attentif, plus studieux que le nôtre ? Peut-être ; mais c'est surtout au caractère de l'enseignement qu'il faut rapporter ces résultats excellents. Tout se fait avec conscience en Allemagne ; la sollicitude du maître est constante autant que sérieuse ; d'un autre côté, l'enseignement élémentaire y est plus religieux qu'il ne l'est chez nous : l'élève se trouve familiarisé de bonne heure avec les textes de la Bible et ceux des poésies sacrées, et un tel aliment développe dans son âme des sentiments élevés et énergiques. Les exercices écrits sur des sujets donnés (*ausarbeitungen*) sont quelquefois très-remarquables pour des enfants qui touchent à peine à l'adolescence.

Il nous paraît superflu de nous étendre beaucoup sur l'organisation de l'enseignement élémentaire dans les Etats de l'Allemagne protestante. Il suffira de dire qu'en Prusse, par exemple, il y a dans chaque régence un collége de l'instruction. L'un des membres de ce collége est chargé de tout ce qui concerne l'enseignement élémentaire dans la régence. Au-dessous de ce fonctionnaire sont des sous-préfets (*landsræthe*), qui connaissent de toutes les questions d'enseignement élémentaire par la voie de rapports des comités communaux d'instruction et par les députations d'écoles des villes. Les sous préfets reçoivent aussi les rapports des inspecteurs locaux et des inspecteurs d'arrondissement, pour les transmettre au collége d'instruction de la régence.

Malgré la vigilance de l'État, l'instruction élémentaire faillit récemment être viciée dans sa source. On sait quelle influence ont eue, dans les vingt-cinq dernières années, les doctrines philosophiques de Hégel. Propagées par les écrits de Feuerbach, de Strauss, par les prédications de pasteurs tels que Uhlich, Wislicenus, Sachse et beaucoup d'autres encore, ces doctrines firent des prosélytes en grand nombre parmi les maîtres d'école, surtout parmi ceux de certaines provinces de la Prusse. Plusieurs de ces instituteurs imaginèrent d'inculquer ces principes à des enfants auxquels ils devaient enseigner l'Evangile. Pour combattre cet abus déplorable, le ministre de l'instruction publique, M. de Raumer, fit paraître, en 1854, une remarquable instruction ministérielle intitulée : *Principes fondamentaux concernant l'organisation et l'enseignement de l'école primaire évangélique.* Ce document, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier, porte sur les principaux points de l'enseignement : sur la religion, la lecture, l'écriture, le calcul et le chant. On lit dans le préambule : « L'idée d'une éducation générale par le développement abstrait de la force intellectuelle s'est trouvée stérile et funeste. La vie du peuple exige une régénération fondée non plus sur des théories, mais sur des réalités immuables et sur la base du christianisme, véritable soutien de la famille, de la commune (1) et de l'Etat. En conséquence, l'école primaire, où la majorité du peuple reçoit les éléments de son instruction ou même son instruction tout entière, ne doit point reposer sur un système abstrait ni sur une pensée purement scientifique ; elle doit avoir en vue la vie pratique, à la fois dans l'Eglise, dans la famille, dans la commune et dans l'Etat, et rester dans les limites qui lui sont tracées..... L'école admet dans son sein des enfants ayant droit à toutes les grâces du salut ; pour les préparer à la réception de ces grâces, le maître doit donc être sanctifié lui-même, afin de pouvoir dire comme le Christ : Laissez venir à moi les petits enfants..... On consacrera six leçons par semaine à l'enseignement religieux. D'ordinaire c'est par là que commencera et se terminera l'école.»

Pour donner à ces sages préceptes une sanction pratique et salutaire, le ministre prussien usa, contre les instituteurs hégéliens, du pouvoir discrétionnaire qui lui appartenait en vertu d'un ordre de cabinet de 1822, contre les maîtres d'école convaincus, sur le rapport des autorités provinciales, d'avoir manqué aux devoirs de leur charge.

La condition des maîtres d'école en Allemagne, sauf quelques exceptions, particulièrement dans le royaume de Saxe, est généralement modeste; néanmoins, c'est une position recherchée et considérée. Le gouvernement prussien a constamment fait, depuis un siècle, de louables efforts pour l'améliorer matériellement, mais surtout pour la relever moralement. La Prusse, pour ses 26 régences, qui ne sont guère plus importantes que nos départements populeux, compte 48 écoles normales ou séminaires pédagogiques, qui coûtent à l'Etat 450,000 fr. par an. Nous ne dépensons pas en France 200,000 fr. pour le même objet. Voici quelques unes des conditions qu'on exige des candidats à ces écoles :

Les aspirants doivent présenter au directeur de l'établissement : un compte rendu de leur vie antérieure, rédigé par eux-mêmes, et contenant, outre les particularités relatives à leur personne, des indications sur leur préparation préliminaire ; un certificat du pasteur de leur commune touchant leurs dispositions religieuses et morales, ainsi qu'une attestation de conduite irréprochable ; enfin, une notice sur leurs parents ou tuteurs. On n'est admis dans une école normale qu'à la condition d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, ou de ne l'avoir dépassé que de peu. Chaque candidat doit être d'ailleurs doué d'une bonne constitution ; un défaut de nature, tel que la claudication ou une déformation de la taille, serait une cause d'exclusion. L'examen qu'on fait subir à chacun d'eux avant leur réception suppose beaucoup plus de connaissances, surtout religieuses, que la plupart de nos instituteurs n'en possèdent. Le cours d'études dans une école normale est de trois années. La dernière est employée surtout à l'enseignement pratique, c'est-à-dire que les futurs instituteurs sont chargés de professer dans une école annexée au séminaire. Ces leçons sont toujours données sous les yeux, soit de l'un des professeurs, soit du directeur de l'école normale. Après avoir subi, d'une manière heureuse, les dernières épreuves d'un examen de sortie, le candidat doit prendre l'engagement d'accepter l'emploi que la régence lui assignera, et de l'exercer durant trois années. Dans le cas contraire, il est tenu de rembourser au séminaire les frais de son instruction et de son entretien pendant tout le temps qu'il y est demeuré.

La nomination des instituteurs, dans beaucoup de localités en Allemagne, appartient au propriétaire du domaine seigneurial, et quelquefois au pasteur ou au curé; toutefois, dans ces différents cas, d'après le rescrit du 17 janvier 1831, le droit de confirmation est toujours réservé à la régence. Le même rescrit n'accorde aux curés, touchant la révocation des maîtres d'école, que le droit de plainte.

Les maîtres d'école de l'Allemagne protestante, sortant presque tous maintenant des écoles normales, sont pourvus d'une instruction solide, et tout dévoués à une mission que les familles aussi bien que le gouvernement regardent avec raison comme une espèce de sacerdoce. Si dans ces derniers temps un grand nombre d'entre eux ont suivi les errements de la philosophie panthéiste, on ne doit pas trop s'en étonner. L'individu dans le protestantisme, celui même qui est sincèrement chrétien, est abandonné à sa propre direction dans tout ce qui concerne la foi. Ce n'est que contrairement à l'essence même du protestantisme que différents gouvernements protestants en Allemagne ont cherché, en matière de croyance, à retenir le principe d'autorité.

Il est très-difficile aujourd'hui d'obtenir un diplôme de capacité par une autre voie que celle des écoles normales. Il existe peu d'écoles élémentaires *particulières*, même dans les villes. Aucune corporation religieuse, aucun membre isolé de ces corporations n'a le droit d'enseigner s'il ne se soumet à toutes les prescriptions légales concernant l'examen de capacité ainsi qu'à la surveillance et à l'inspection de l'Etat. Dans les campagnes, les enfants des deux sexes sont réunis dans la même école ; dans les villes, il y a des écoles distinctes pour les garçons et pour les filles ; mais l'enseignement est donné, même dans les écoles de filles, par des maîtres et non par des maîtresses. Quelques contrées catholiques de la Prusse rhénane font seules exception à cet égard.

On voit donc que, sous certains rapports, l'instruction élémentaire est constituée en Allemagne autrement que chez nous. Mais nulle part, en Europe, elle ne donne de résultats aussi satisfaisants, puisqu'en Prusse, par exemple, on rencontre à peine 4 enfants sur 100 ne sachant ni lire ni écrire. D'un autre côté, l'instruction s'y trouve non-seulement universellement répandue, mais elle y est bien plus forte qu'ailleurs ; et l'éducation, qu'on n'en sépare jamais, y repose sur les bases solides des principes religieux, sans lesquels la morale n'a point de raison d'être.

Charlier de Steinbach.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Voir le numéro du 23 décembre 1865.

(1) En allemand, *gemeinde*, commune, communauté, non-seulement pour les rapports civils, mais surtout pour les rapports religieux.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

DÉMOLITION DE LA MAISON DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, AU HAVRE.

Paris n'est plus seul à se couvrir de maisons neuves et à jeter bas ses vieilles maisons; le Havre est au nombre des villes qui l'imitent. On ne saurait gémir, sans doute, de voir des rues larges et propres avec des habitations saines et commodes à la place de rues obscures, humides, puantes, et de maisons en tout semblables à ces rues, c'est-à-dire parfaitement dignes d'elles. Mais pourquoi faut-il trop souvent acheter ces avantages très-réels d'un sacrifice douloureux ? pourquoi faut-il que des lieux, des demeures chères par leur passé au penseur, à l'artiste, au savant, au poëte, au militaire, au patriote, disparaissent sous des pierres nouvelles et s'écroulent sous la pioche? Le percement de la rue de la Halle au Havre et son raccordement avec la rue François Ier obligent à jeter bas la maison de Bernardin de Saint-Pierre. Ce très-remarquable écrivain est après Rousseau, et plus directement que lui, le père du style descriptif moderne dans la prose, et sans lui nous n'aurions pas eu peut-être ces deux grands peintres de la nature nommés Chateaubriand et Sand. Avant eux, ou plutôt avant lui, on ne savait peindre réellement la nature qu'avec la brosse et la palette. La maison où naquit Bernardin de Saint-Pierre, c'était pour le Havre un monument, une fortune, et cette maison va disparaître!

« Elle est située rue de la Corderie, dit M. l'abbé Cochet dans la *Revue de la Normandie*, et porte les numéros 47 et 49. Construite

---

n'est qu'un faible écho du rire de l'éternelle postérité.

Remontons le courant des siècles et arrivons en l'an 60 après J.-C. A cette époque le monde entier s'appelle l'empire romain et appartient à Néron. Racine a voulu peindre l'empereur, et il l'a peint commettant son premier crime. Aidé par l'histoire, il a fouillé au fond de cette conscience, et de l'analyse des ténébreux instincts de Néron sont sortis ces vers vigoureux qui faisaient dire à Boileau que cette pièce était la pièce des connaisseurs. En vain la cabale crie ; les uns prennent le parti de Néron et trouvent qu'on l'a fait trop cruel ; d'autres trouvent Britannicus trop jeune ; Mme de Sévigné va disant que le café et Racine passeront ; un vieux poëte malintentionné, c'est ainsi que Racine désigne Corneille, « s'agite et brigue des voix contre lui.» Une occasion favorable se présente, qui permettra de mesurer ces rivaux.

Henriette d'Angleterre aime Louis XIV, dont elle a épousé le frère : elle sait qu'elle est aimée : elle fait proposer à la fois aux deux poëtes le sujet de Bérénice, qui lui rappelle l'histoire de son propre amour ; ils se mettent à l'œuvre à l'insu l'un de l'autre: les deux Bérénices paraissent et le grand Corneille est vaincu : mais aussi la peinture des sentiments n'est point le caractère de son génie. Corneille vit dans un monde plus grand que nature ; il taille dans le granit des figures colossales, et sa forte main, habituée à manier un puissant ciseau, est malhabile à dessiner ces figures délicates que l'amour a colorées de son souffle. Le Cid, Polyeucte, le vieil Horace, sont en dehors de l'humanité de tous les âges : Auguste même a pris je ne sais quel air de grandeur inconnu des Romains et que la postérité lui refuse. « Ce sont là, dit La Bruyère, les hommes tels qu'ils devraient être; Racine les représente tels qu'ils sont.» Acomat, ce vizir dont l'ambition ne rêve rien au-dessous du trône, et que Voltaire appelle « le plus grand effort de l'esprit humain,» n'a peut-être jamais existé, mais son existence n'est point impossible. Il n'est que le premier esclave d'un maître absolu, et déjà tout marche par ses ordres : Bajazet conspire; Roxané la favorite conspire ; il a gagné les muets du sérail ; il a séduit les prêtres ; il a tout vu et il a calculé toutes les chances ; il est le seul qui n'hésite point ; il va droit au but pendant que les autres chancellent, et, au moment où tout est perdu, lui seul est impassible et songe à se défendre. Tel aussi, dans son inébranlable fermeté, nous apparaît Mithridate : ses armées ont été taillées en pièces, ses villes prises, ses richesses pillées, sa tête mise à prix ; quelques mois à peine s'écoulent : le proscrit reparaît, inflige aux légions deux sanglantes défaites et se prépare à attaquer Rome dans Rome même. Pompée et sa fortune ne suffirent pas à le vaincre, et la loyauté romaine dut lui chercher des ennemis dans sa propre famille : Pharnace commence sa vie d'homme par trahir son père ; plus tard, quand il voudra secouer le joug, César le renversera d'un souffle, et trois mots lui suffiront pour raconter sa victoire : Mithridate mourant avait prévu sa vengeance.

II

Le développement d'un caractère, là est toute la tragédie, et Racine n'est pas encore allé au-delà. Acomat parle à notre esprit; il étonne, il n'émeut point; Mithridate est grand, mais d'une grandeur un peu sombre, et son pouvoir est trop absolu pour que son amour puisse être un sentiment plutôt qu'un caprice.

Racine a su éviter ces défauts dans *Iphigénie*, et dans cette œuvre, si dramatique, il a créé les personnages les plus vrais et les plus touchants. Si Agamemnon n'était qu'un ambitieux vulgaire et qu'il hésitât à désobéir à Calchas, il serait odieux; il nous touche, parce qu'il aime sa fille, et qu'il est le chef de l'expédition et même l'instigateur de la guerre : c'est lui qui a secoué tous ces rois endormis dans la molle oisiveté du trône : il les a fait venir, au nom d'un serment oublié ; et maintenant, peut-il s'opposer au départ? D'ailleurs, les dieux ont parlé : les Grecs eux-mêmes n'exigeront-ils pas ce sacrifice? Si l'oracle eût demandé le sang d'une autre princesse, le fier Agamemnon aurait-il combattu l'oracle? Ce mâle sentiment de justice, la responsabilité du commandement lui font prendre une décision que l'amour paternel ébranle, mais ne change pas : Iphigénie sera immolée : Clytemnestre a appris la lugubre nouvelle; elle oublie la déférence due à l'époux et

en 1658 avec une véritable magnificence pour l'époque, elle était une des plus anciennes et une des plus importantes habitations de ce vieux Havre qui fut si cher à Richelieu.

« Quand l'auteur de *Paul et Virginie* y vit le jour, le 19 janvier 1737, son père, qui se disait descendre du célèbre Eustache de Saint-Pierre, de Calais, était directeur des Messageries qui faisaient le service de Rouen et de Paris.

« Ce vieil hôtel eut les honneurs de la reproduction dès 1825, lorsque M. Morlent donna dans son *Havre ancien et moderne* la première histoire de cette grande ville qui ait paru dans ce siècle..... Aucune inscription ne la désignait alors à la curiosité des voyageurs et des étrangers, ni au respect des habitants du pays. Ce fut en 1828 seulement, quatorze ans après la mort du grand écrivain, qu'un particulier, M. Verjon, l'heureux et digne propriétaire de cette historique demeure, jugea à propos d'y placer un marbre où étaient tracées ces trois lignes :

ICI NAQUIT
JACQUES-HENRI BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
L'AN 1737. »

Dans le sac de Thèbes, Alexandre épargna la maison de Pindare. Mais la ligne droite, qui a du bon, a aussi du mauvais : elle est inflexible, et Alexandre lui-même ne ferait pas qu'elle pût dévier, reculer d'un cheveu.

Aussi bien, la maison de Bernardin de Saint-Pierre devait tomber un jour, par le seul décret du Temps, et ce qui devait ne jamais périr du poétique écrivain, du poëte, c'est aussi ce qui nous reste : ce sont ses livres et le parfum qu'ils gardent.

F. Chéneau.

SCIENCES

LA CHIMIE ENSEIGNÉE PAR LA BIOGRAPHIE DE SES FONDATEURS (1).

« Instruire, plaire et donner à penser, tel est le problème que nous nous sommes proposé de résoudre en écrivant ce volume. » Ainsi commence l'*Avant propos* de M. F. Hœfer, et l'on peut dire que jamais auteur n'a plus pleinement atteint son but. Ces 300 pages donnent en effet à penser, soit qu'elles nous racontent les origines de la chimie, soit qu'elles nous indiquent ses progrès jusqu'à nos jours, soit qu'elles nous fassent entrevoir l'avenir réservé à la science moderne. De l'*Art sacré* pratiqué par les initiés de Thèbes et de Memphis, nous passons, suivant l'ordre des temps, au règne de l'*Alchimie*, puis à celui de la *Chimie* proprement dite. Nous pouvons, grâce à l'auteur, saisir l'enchaînement des faits, ou mieux encore ce qu'il nomme la *genèse du progrès*.

Au reste, entrons tout de suite dans le livre, et citons le plus que nous pourrons : toutes les fois que nous emprunterons la plume élégante de M. F. Hœfer, le lecteur y gagnera.

Comme type d'alchimiste, M. F. Hœfer nous fait connaître Denis Zecaire, qui vivait dans la première moitié du seizième siècle. Ce pauvre Zecaire, dont les écus s'en vont en fumée, à la recherche du grand œuvre, finit enfin par rencontrer un Grec qui possède le secret de la transmutation des métaux. Au lieu de se dire (et je crois que c'était le cas)

Timeo Danaos, et dona ferentes,

Zecaire vient en aide au Grec, qui, malgré son beau secret, ne peut rien faire sans une première mise de fonds. Mais hélas! pour *créer* trois marcs d'argent, on est obligé d'en mettre tout autant dans la cornue; il n'y a donc pas le moindre profit, et Zecaire finit même par voir sa bourse allégée d'un millier d'écus. Disons à sa louange que sa confiance dans le grand art ne fut pas altérée un seul instant... Au contraire!

« Ce qui caractérisait surtout les alchimistes, dit M. Hœfer, c'était une patience à toute épreuve. Ils ne se laissaient, comme le montre l'exemple de Denis Zecaire, rebuter par aucun insuccès. Quelquefois l'opérateur, que la mort enlevait à ses travaux, laissait une expérience commencée en héritage à son fils, et il n'était pas rare de voir celui-ci léguer à un autre le secret de l'expérience inachevée dont le testateur avait hérité de son père. Les opérations alchimiques étaient ainsi transmises de père en fils comme des biens inaliénables. »

« Cette ténacité, ajoute l'auteur, a un sens profond. Le temps est un grand maître. Qu'est ce, en effet, que la vie d'un homme comparativement à la durée indéfinie de la nature? moins qu'une seconde. Des produits, qu'aucun opérateur ne saurait jamais obtenir, sont engendrés avec profusion dans l'immense laboratoire de la nature, à la faveur de ses agents ordinaires, dont l'action se prolonge pendant des siècles. »

Le chapitre suivant, intitulé : *Avènement de la méthode expérimentale*, nous montre l'heureuse influence qu'exercèrent Paracelse et Bernard Palissy, le premier faisant une guerre à outrance « aux docteurs en gants blancs qui craignent de se salir les doigts dans un laboratoire de chimie, » le second enseignant publiquement cette *nouveauté hardie* que, pour atteindre la vérité, il faut consulter l'expérience. « Je n'ai point, dit le célèbre potier, d'autre livre que le ciel et la terre, lequel est connu de tous, et est donné à tous de connoistre et lire ce beau livre. »

Avec Van Helmont s'établit la notion des gaz qui, un instant entrevue par les anciens, avait disparu dans l'obscurité du moyen âge pour faire place à je ne sais quelles croyances en des esprits malins. La balance à la main, Van Helmont, l'un des premiers, étudie les phénomènes de la combustion et de la fermentation. A peu de temps de là, Jehan Rey expliquait l'augmentation de poids qu'offrent l'étain et le plomb après leur calcination : on était donc bien près de découvrir l'oxygène.

C'est alors que vint Stahl, qui, par son ingénieuse théorie du phlogistique, retarda bien involontairement les progrès de la science. « Rien de plus simple en apparence, dit M. Hœfer, que la théorie du phlogistique. Cette simplicité a de quoi nous épouvanter, car elle montre combien l'erreur peut prendre aisément le masque de la vérité, et trouver les plus ardents défenseurs. »

Jusqu'ici nous sommes restés sous le portique de l'édifice. Nous pénétrons dans l'intérieur avec Robert Boyle qui formula la première idée nette de ce que nous nommons l'analyse chimique. Parmi les disciples de Boyle, M. Hœfer cite Jean Mayow, qui, lui aussi, étudia les phénomènes de la combustion, et reconnut leur analogie avec ceux de la respiration : « Le nitre ou salpêtre se forme, comme on sait, naturellement sur les vieux plâtras et les murs humides. Le voisinage des étables paraît en favoriser la formation. Pour expliquer ce phénomène, qui avait déjà occupé l'esprit de bien des observateurs, Mayow admit dans l'air l'existence d'un gaz particulier, qu'il appela *esprit nitro-aérien*. « Pour faire du nitre, « disait-il, il faut de la terre et de l'air. La « terre en fournit la partie fixe et l'air la « partie volatile. » Cette explication était parfaitement justifiée; car Mayow entendait par « la partie fixe, » l'alcali (potasse), la base du nitre, et par « la partie volatile, » l'acide (acide nitrique) de ce sel. »

« Mayow reconnut aussi l'identité de l'esprit nitro-aérien avec le gaz qui corrode le fer pour le changer en rouille, et il en montra l'intervention nécessaire dans les phénomènes de la combustion et de la respiration. « On m'accordera, dit-il, qu'il existe « quelque chose d'aérien, nécessaire à l'ali« mentation de la flamme. Car l'expérience « démontre qu'une flamme exactement « emprisonnée sous une cloche ne tarde pas « à s'éteindre, non pas, comme on le croit « communément, par l'action de la suie qui « se produit, mais par privation d'un élé« ment aérien. Dans un verre, où l'on a « fait le vide, il est impossible de faire brû« ler, à l'aide d'une lentille, les substances « même les plus combustibles, telles que « le soufre et le charbon. » (*Tractatus quinque medico-physici*; Oxford, 1674, in-8).

« Pour démontrer que, pendant la respiration, les animaux enlèvent à l'air des *particules vitales*, Mayow faisait respirer des animaux emprisonnés sous des cloches de verre renversées sur des cuves pleines d'eau. Il voyait alors l'eau monter dans l'intérieur des cloches, comme dans l'expérience de la combustion. »

« Les particules nitro-aériennes, absorbées pendant la respiration, sont, suivant cet habile observateur, « destinées à changer « le sang noir ou veineux en sang rouge ou « artériel. » C'est exactement le rôle qu'on attribue aujourd'hui au gaz oxygène. »

« Mayow fait aussi dériver la chaleur animale de la respiration, et il attribue à l'absorption de ces mêmes particules nitro-aériennes la formation du moût de la bière, etc. Que de découvertes faites longtemps avant ceux qui en réclament aujourd'hui l'honneur! »

M. Hœfer nous montre ensuite l'œuvre de Boyle achevée par Lavoisier, c'est-à-dire la théorie du phlogistique mise à néant par la découverte de l'oxygène. La nomenclature chimique se forme avec le concours de Guyton de Morveau. La mort tragique de Lavoisier a fourni à notre auteur plusieurs belles pages où il demande compte du sang de cet homme illustre : « On l'a signalée, dit-il en parlant de cette mort, comme l'une des plus grandes taches de la Révolution française. Les historiens ont répété, sur tous les tons, ces paroles de Lalande : « Un « homme aussi rare, aussi extraordinaire « que Lavoisier aurait dû être respecté par « les hommes les moins instruits et les plus « méchants; il fallait que le pouvoir fût « tombé entre les mains d'une bête fé« roce. »

« Mais, pour rendre les hommes moins méchants il faut d'abord commencer par les rendre plus instruits; voilà ce qu'auraient dû se dire les amis et collègues de Lavoisier. Il fallait montrer à cette « bête féroce » qu'elle commettrait un crime de lèse-humanité en immolant l'homme qui, par ses travaux et ses découvertes, avait reculé les bornes de la science; il fallait exposer aux regards de tous Lavoisier quintuplant la production du salpêtre et délivrant la France d'un tribut qu'elle payait à l'étranger; Lavoisier améliorant et encourageant l'agriculture; Lavoisier consacrant son temps, sa fortune, les revenus de sa charge, à produire dans l'ordre intellectuel une révolution aussi grande que celle qui se produisait dans l'ordre politique et social; il fallait montrer que ces deux révolutions étaient sœurs, et que ce serait déshonorer la patrie que de traîner sur l'échafaud l'un de ses plus glorieux enfants. L'Académie des sciences se serait honorée aux yeux de la nation, si elle était venue, en corps, au pied du tribunal révolutionnaire, réclamer un de ses membres, si, par un suprême effort, elle avait tenté d'arracher à l'ignorance et aux passions populaires une aussi illustre victime. »

« Où étaient donc alors, nous le demandons, les amis, les collaborateurs, les confrères de Lavoisier? Que faisaient-ils?... »

Et, après avoir ainsi interpellé Fourcroy, Guyton de Morveau, Berthollet, Monge, Laplace :

« ... Sans doute il y avait du danger à intervenir en faveur des victimes désignées par le tribunal révolutionnaire. Mais, n'aurait-il pas été plus beau de s'armer de courage que de s'abstenir? On ne craint rien, quand on vit de manière à être toujours prêt à mourir. »

Edoaurd Merlieux.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Par M. Ferdinand Hœfer. — Un vol. in-8°. Hachette et compagnie.

MÉDECINE POPULAIRE ET HYGIÈNE

HYGIÈNE

RÉGIME ALIMENTAIRE.

L'on peut dire que l'une des choses qui intéressent le plus notre conservation est aussi l'une de celles qui nous sont le plus inconnues : on ignore l'hygiène alimentaire.

Nous donnerons donc là-dessus quelques préceptes.

Par là nous nous promettons d'apprendre quelque chose d'utile aux uns, et nous prétendons seulement rappeler ces préceptes aux autres.

Prévenons d'ailleurs que nous ne voulons aucunement faire de la science.

Notre but est de *consigner simplement des résultats*.

Qu'on veuille bien ne pas l'oublier, et qu'on ne nous accuse point de n'avoir pas su faire ce que nous n'avons pas du tout voulu faire.

DIGESTION.

Avant tout, il faut proportionner la quantité de nourriture à prendre à chaque repas aux forces digestives.

Ce point est des plus importants.

Au lieu d'accroître les forces, d'entretenir la vigueur et la santé, des aliments *très-riches* pris en *surabondance*, c'est à dire en quantité plus grande que l'estomac ne le demande ou ne peut le supporter, ont pour résultat, au lieu de fortifier, d'affaiblir.

Les personnes dont le corps fait peu de pertes par les sueurs et par les excrétions

---

même le respect envers les dieux : n'est-ce point Iphigénie qui va périr, Iphigénie qui est son amour et toute sa vie : elle ne raisonne point, elle est mère, et, pour elle, Agamemnon n'est pas un père digne de pitié, c'est l'assassin de sa propre fille. Comment ne pas aimer la colère d'Achille, et comme il délivre d'une mortelle angoisse l'âme du spectateur! Il a dit qu'il briserait les statues des dieux et qu'il immolerait Calchas plutôt que de consentir au sacrifice : on espère en son courage et en son amour : il mérite d'avoir cette douce fiancée si jeune, si pure et si naïve : elle croit que les dieux ne punissent que les coupables et que la vertu a droit au bonheur : quel homme ne se sentirait pas ému en trouvant dans cette âme cette confiance dans une justice supérieure! Assez tôt viendra l'infortune! Assez tôt disparaîtront ces illusions qui font la vie si belle à son matin! Espère, jeune fille; espère encore : les dieux sont puissants et le juste est toujours heureux. Aime ce héros dont le nom seul répand l'épouvante au camp des Troyens; laisse s'épanouir dans ton cœur cet amour légitime, ton orgueil et l'orgueil de ton heureuse famille. Puisses-tu ignorer ces passions funestes qui maîtrisent l'âme et la poussent à leur gré. Malheureuses celles que le Destin a désignées à la colère de Vénus! les lieux retirés, les solitudes, le fond des forêts ne peuvent les cacher : elle cherche partout sa proie, la poursuit sans relâche; l'atteint et s'accroupit sur elle : la victime ardente, échevelée, s'élance à travers les obstacles, laissant des lambeaux de son corps aux ronces du chemin et se précipite dans l'abîme pour échapper à ses cruelles morsures; mais Vénus est là, devant elle, les yeux dans les yeux, se repaissant de ses terreurs et de ses angoisses. Quelle famille que cette famille des Minos! Pasiphaé et ses amours infâmes, Phèdre brûlant d'un feu impur pour le fils de Thésée, l'accusant malgré son innocence et s'empoisonnant par désespoir. Jamais femme n'avait trouvé de pareils accents pour exprimer l'ardeur de ses désirs et la grandeur de ses remords; jamais Racine ne s'était élevé aussi haut. Une cabale fit tomber la pièce et la *Phèdre* de Pradon, une pauvreté, fut portée jusqu'aux nues. Racine se vengea de ce triomphe par une épigramme, ce qui n'est rien, et par un silence de douze ans, ce qui fut un malheur. Dans ces loisirs qu'il s'était faits, il lut les récits des livres saints, les psaumes des prophètes, et, se pénétrant des idées et des formes bibliques, il se prépara d'autres succès. Sur la demande de Mme de Maintenon, il fit pour les demoiselles de Saint-Cyr une pièce tirée de la Bible : *Esther* était un début dans un genre nouveau, et certes, ce début avait sa valeur propre : pour nous, *Esther* est un essai et pour ainsi dire comme le prologue d'*Athalie*. *Athalie* est la pièce maîtresse. La scène s'ouvre, et déjà quelle grandeur et quelle majesté! On est tenté de s'écrier comme Jacob : « *Terribilis locus iste.* » Dieu est là, et c'est Dieu qui conduit tout, dit un critique moderne : ce Dieu qui donne aux rois, quand il lui plaît, « de grandes et terribles leçons, » est aussi celui qui soutient Joad; qui, de temps en temps, retire sa main de son peuple, lui suscite des ennemis, puis, livrant ceux-ci à eux-mêmes, les fait rentrer dans le néant, lorsque l'exigent les décrets de sa sagesse éternelle. Un songe est tout le nœud de la pièce : Mathan, le prêtre apostat, se trouble; Athalie s'épouvante de sentir vaguement approcher le jour de l'expiation : c'est en vain qu'elle menace le pontife d'Israël, et qu'elle insulte à la puissance de ce Dieu qu'elle a abjuré : sa terreur est plus grande que sa colère, et, dans l'enfant qu'elle interroge, elle a deviné l'instrument de la vengeance céleste; elle veut s'emparer de lui, mais les temps sont venus. A la voix de Joad, les prêtres, les lévites, les Juifs restés fidèles se soulèvent, « les pécheurs disparaissent » et la gloire du Seigneur resplendit plus brillante que jamais aux yeux du volage Israël.

Nous n'avons point l'intention de donner, après Voltaire, un jugement général sur Racine, et nous aimons mieux dire avec lui qu'il faudrait écrire au bas de toutes les pages : Beau, — harmonieux, — pathétique, — admirable, — sublime.

Après avoir donné *Athalie*, Racine, ne pouvant résister à la froideur du roi, se retira de la cour, vécut deux ans dans les pratiques d'une grande dévotion, et mourut en 1699, laissant à ses fils, comme patrimoine, le nom qu'il avait illustré.

Fosciolo.

qui prennent peu d'exercice physique, qui s'exposent peu à l'air, sont tenues d'être très-sobres.

Dans les classes qui jouissent de l'aisance, la plupart des gens, s'abandonnant à une sensualité que tout favorise, boivent et mangent trop.

Cette intempérance, dont souvent on n'a pas conscience parce qu'on ne fait qu'obéir aux sollicitations du goût et de l'appétit, est pourtant la cause, chez les personnes riches (celles là qui devraient se porter le mieux) d'une vieillesse prématurée ou d'une vieillesse trop peu longue.

Les raffinements de l'art culinaire, qui excitent l'appétit au-delà des besoins du corps, sont une des causes principales de fatigue des voies digestives, et cette fatigue à son tour est la cause d'une infinité de troubles, de troubles profonds, et qui, trop prolongés, ou trop souvent répétés, amènent des maladies incurables.

Au reste, l'intempérance dans le boire et le manger n'est pas l'ennemie de la santé seulement, elle altère même la beauté.

C'est enfin un vieux précepte, fort connu, mais fort peu suivi par la plupart des gens, que l'on doit se lever de table avec un reste d'appétit.

Répétons-le : ce qui nous indique d'une manière sûre autant que claire quelle quantité d'aliments nous pouvons absorber à chaque repas, ce n'est pas seulement l'appétit que nous sentons, c'est le degré de force de notre estomac.

L'appétit peut être très-vif et l'estomac très-mauvais : or, même avec ce très-vif appétit, il faut alors très peu manger ; et le meilleur moyen de revenir à la santé, c'est de se laisser un peu mourir de faim.

II. — La sobriété des repas ne suffit pas encore. Il faut encore observer autre chose : il ne faut point prendre un second repas avant digestion complète, parfaite ,du repas précédent.

Cinq heures ou six heures sont, terme moyen, le temps nécessaire à la digestion.

Mais quand on a pris un repas trop copieux, il est sage de ne manger que fort peu au repas qui le suit ; et même, si l'on a les voies digestives fatiguées, si l'on a l'estomac paresseux, l'on doit s'abstenir de toute nourriture pour le reste du jour, ou se contenter d'une tasse de bouillon.

III. — Le nombre des repas doit être réglé :

Sur la profession, le genre de travail ;
Sur l'âge ;
Sur l'habitude et l'activité des organes digestifs ;
Sur le tempérament ;
Et même sur la saison.

C'est d'ailleurs ce que nous indique elle-même la nature.

L'enfant a besoin de manger, non pas davantage, mais plus fréquemment que le vieillard ; le jeune homme plus fréquemment et davantage que l'homme fait.

Et aussi, l'appétit qui est très-vite et très-facilement satisfait chez l'enfant, chez lui se renouvelle sans cesse ; chez le jeune homme, l'appétit très-vif n'est satisfait que par une forte nourriture ou une grande quantité d'aliments, mais ne se fait sentir que deux ou trois fois par jour.

Pour les adultes, deux repas par jour peuvent suffire.

Mais une même quantité d'aliments prise en trois fois plutôt qu'en deux fatigue moins l'estomac et nourrit en somme davantage.

Le régime alimentaire pour l'enfance doit être ainsi établi :

De 2 à 10 ans, 4 repas ;
De 10 à 14 ans, 3 repas.

IV. — Des heures réglées pour les repas sont encore une chose indispensable au bon état de l'estomac.

Les organes s'habituent vite à cette régularité.

L'appétit, bientôt, arrive toujours aux heures accoutumées.

Ce qui prouve mieux que tous les raisonnements, mieux que toute démonstration scientifique, combien cette régularité est une chose d'une importance majeure.

En effet, une fois la régularité dans les heures de repas établie, s'il arrive que l'appétit ne puisse être satisfait à l'heure où il se fait sentir d'habitude, cet appétit alors se dissipe et en même temps l'estomac souffre.

V. — Une conséquence généralement méconnue, mais trop réelle, des souffrances d'estomac, qu'elles soient accidentelles et de courte durée ou qu'elles soient prolongées, habituelles, c'est l'altération du moral : le caractère est atteint, et l'intelligence est troublée plus ou moins profondément.

Cette conséquence en entraîne une autre.

L'altération du moral, à son tour, — dont l'anxiété et une crainte, une appréhension vague, sont les caractères inévitables et dominants, — agit sur l'estomac de la manière la plus fâcheuse, cause à la digestion des difficultés nouvelles, et, de la sorte, peut entretenir longtemps l'estomac dans le malaise, dans des souffrances croissantes, aboutissant à une maladie grave et presque sans issue.

Car l'estomac et le cerveau continuent à réagir l'un sur l'autre, et avec une action toujours plus intense, plus funeste.

Si le moral ne se relève pas, l'estomac risque de ne guérir jamais ; mais l'état du moral, la plupart du temps, ne peut arriver à se modifier que sous l'influence de l'amélioration de l'état de l'estomac.

Cercle vicieux, et des plus redoutables.

VI. — La gaieté pendant le repas est une prescription de l'hygiène. Les sentiments chagrins, les préoccupations, les occupations d'esprit même, sont, pendant le repas, extrêmement nuisibles.

Aussi est-ce une des plus déplorables habitudes qui se puisse contracter, mais que prennent presque tous ceux qui ne mangent pas en famille ou à une table d'amis, que de lire en mangeant.

Pour la plupart des personnes, se livrer après le repas, et surtout après un repas copieux, à des efforts physiques, à des mouvements violents, à une marche précipitée ou à des travaux d'esprit soutenus, est une imprudence qui peut entraver la digestion dans sa marche et même l'arrêter tout à fait.

Quant aux personnes dont l'estomac est sans forces, elles devront, pendant et après le repas, éviter jusqu'au mouvement même. Nous avons connu des personnes qui, rien que pour allonger le bras afin de saisir quelque chose sur la table pendant qu'elles mangeaient ; rien que pour se lever de table brusquement ; rien que pour faire quelques mouvements précipités, etc., avaient une digestion laborieuse, pénible, et quelquefois même une indigestion véritable.

VII. — La bonne digestion tient encore à la quantité de boisson que l'on prend.

Il est à peine utile de faire observer que, pour les boissons aussi bien que pour les aliments, la quantité qu'il s'agit de prendre dépend de ce que la soif réclame, et surtout de ce que l'estomac peut supporter.

Car, pendant le repas surtout, tout le monde ne peut pas boire impunément à sa soif.

Trop boire ne favorise pas la digestion, mais l'entrave.

Il ne vaut guère mieux se charger l'estomac de boissons que d'aliments.

Ce que l'estomac réclame, ce qu'il réclame toujours, c'est de n'être pas surchargé.

Il est bon de commencer par boire son vin trempé d'eau et de ne le boire pur qu'à partir du milieu du repas.

Toutefois, après le potage, un peu de vin pur convient mieux à l'estomac, surtout aux estomacs faibles, que l'eau rougie.

Plus on mange d'aliments secs, plus il est nécessaire de boire.

Pris après le repas, les liqueurs, les alcools en général, de même que le café et le thé, favorisent la digestion chez la plupart des personnes.

Cependant, liqueurs et café sont nuisibles aux personnes disposées aux inflammations. Chez celles-là, loin de favoriser la digestion, ils la contrarient et mettent les intestins et l'estomac dans un état tel qu'ils ne peuvent plus même supporter les aliments.

Outre qu'il faut proportionner la quantité de boisson à prendre — à l'âge, à la profession, au tempérament, à l'effet sur l'estomac, — il faut de plus, en même temps, la proportionner à la saison.

C'est plutôt en hiver qu'en été qu'on peut faire usage de liqueurs alcooliques, et c'est surtout en été qu'il faut faire usage de café.

VIII. — A tous les égards, il est nécessaire de varier son alimentation.

Il ne faut point faire sa nourriture de deux ou trois substances exclusivement : en recevant toujours les mêmes substances, l'estomac se débilite et n'en peut plus digérer d'autres.

Il faut donc se garder d'imiter certaines personnes qui, sous le prétexte de ne pouvoir digérer aucun autre aliment, ne mangent que des viandes blanches et des légumes verts.

IX. — « Certains aliments qui se digèrent très-bien en hiver seraient indigestes en été, » dit M. Rouget-Bautian.

« Il est des aliments contraires à certains estomacs ; on doit toujours s'en abstenir. L'estomac, comme les autres organes, est doué d'un instinct particulier, qu'il est difficile de vaincre et qui demande qu'on le respecte. Le plus souvent, il refuse de garder l'aliment qui lui est antipathique. Lorsque cette antipathie ou répugnance est très-prononcée, il y a nausée à la simple vue de l'aliment ; vouloir l'ingérer de force est peu rationnel ; car, aussitôt après son ingestion, l'estomac le rejette par le vomissement, et le vomissement a toujours cela de fâcheux, qu'il fatigue l'estomac, ébranle le système nerveux, soustrait à l'économie une portion des aliments nécessaires à la nutrition ; enfin, il peut, au plus fort d'une contraction violente, amener subitement la rupture d'un vaisseau, ou une congestion organique souvent fort dangereuse.

X. — « Tous les hygiénistes sont d'accord sur les bons effets du dessert ; les bons fruits dans leur maturité doivent être, pour le dessert, préférés à toutes les pâtisseries et entremets sucrés.

NUTRITION.

I. — « Une nourriture trop riche et trop abondante augmente la masse du sang et conduit à la pléthore. Les conséquences de la pléthore sont les congestions pulmonaire et cérébrale, les hémorrhoïdes, les hémorragies, etc. La sécrétion urinaire devient insuffisante à éliminer la quantité d'azote fournie au corps par les aliments ; alors l'azote se dépose dans la vessie et les reins sous forme d'acide urique, et donne naissance aux calculs ou pierre de la vessie, à la gravelle ; d'autres fois, à cette triste maladie nommée la goutte.

« Une nourriture insuffisante ou de mauvaise qualité produit des effets opposés ; le sang s'appauvrit de jour en jour et devient anémique, c'est-à-dire que les globules du sang ont notablement diminué, le cœur s'atrophie, le sang a perdu une grande partie de sa fibrine, tandis que sa partie séreuse a considérablement augmenté. Alors tous les tissus de l'économie se relâchent et deviennent blafards ; des œdèmes, des hydropisies se manifestent sur différentes régions du corps, le tissu cellulaire se gorge d'eau, les sécrétions naturelles se suppriment, et la mort ne tarde pas à survenir, si le sujet n'opère un prompt changement dans son alimentation. »

II. — Toute alimentation n'est bonne, réparatrice, qu'à la condition de fournir suivant une juste mesure, et après bonne préparation :

1° Les aliments dits caloriques, réparateurs, abondants surtout en principes féculents, gras et sucrés, qui entretiennent la chaleur ;

2° Les aliments azotés, assimilables, les viandes, réparant les déperditions journalières, subvenant à la mutation incessante des tissus.

La science a démontré qu'un adulte en bonne santé perdait, en vingt-quatre heures, environ 20 grammes d'azote ; si l'on ne se nourrissait que de pain, il faudrait donc, pour réparer cette perte, manger 2 kilog. de pain. En mélangeant les aliments respiratoires caloriques avec les aliments azotés, assimilables, par exemple 560 grammes de pain (donnant 6 grammes d'azote) avec 480 grammes de viande fraîche, pesée avec les os (donnant 11 gr. 8), l'on aurait 17,8 d'azote, quantité convenable, suffisante, admettant d'ailleurs que les 3 grammes manquants seraient donnés par les légumes et fruits, entrant dans l'alimentation.

Ces principes démontrent suffisamment que le meilleur mode de manger la viande, c'est de la manger rôtie.

La viande bouillie, la viande blanche, le bouillon, ne sont que des aliments peu reproducteurs.

Les abats contiennent moins de principes nutritifs ; on peut néanmoins les utiliser et les rendre agréables par de bonnes préparations culinaires.

Il faut par jour *deux repas* de viande.

Les lentilles sont plus nourrissantes que les haricots ; les haricots que les pois ; les purées sont la préparation qui est entre toutes préférable.

Les œufs sont un excellent aliment.

Les vins naturels doivent toujours être préférés aux vins plâtrés.

Le vin est une boisson de beaucoup préférable à la bière et au cidre.

Le régime alimentaire entendu et suivi comme nous venons de le recommander, les hommes, à coup sûr, seraient plus forts et les malades plus rares.

Tel est en somme ce qui constitue pratiquement l'hygiène alimentaire.

B. Danel.

LA BOUSSOLE ET LES NAVIRES EN FER

La boussole, cet instrument si utile et si connu, qui a rendu tant de services à la navigation, aux sciences, au commerce, semble ne plus vouloir nous servir de guide. Elle est devenue un conducteur infidèle et volage, dont les écarts sans règle et sans suite peuvent jeter le navigateur dans les plus grands périls. Ce n'est pas un effet de son tempérament : les physiciens, qui s'occupent d'elle beaucoup, la trouvent toujours la même. Ces variations insolites sont dues à l'influence du milieu dans lequel on la place. En effet, ce n'est que sur les navires en fer qu'on la voit ainsi quitter les allures sages et réglées qui la retenaient aux environs du méridien magnétique, et ne lui permettaient que de légers écarts. Mettez-la sur un navire en bois, et vous n'aurez pas à vous en plaindre. C'est toujours la même aiguille animée par l'aimant, soumise à des attractions constantes ; c'est bien celle qui, depuis six siècles, a conduit tant d'explorateurs, aidé à tant de découvertes, et qui, sous une forme modeste, dans la boîte où elle est toujours cachée, a été plus utile à l'homme que les engins de guerre les plus terribles. Aussi, on ne se plaint pas d'elle dans l'ancienne marine ; ce n'est qu'à bord des navires en fer qu'elle se dérange : mais là ses égarements sont tels que rien jusqu'ici n'a pu l'en ramener et la faire rentrer *dans la voie de son ancienne sagesse*, je veux dire dans le plan du méridien magnétique. Vainement on a essayé des moyens divers pour corriger ses écarts ; rien n'a réussi. Il a donc fallu naviguer un peu au hasard, et bien des malheurs sont arrivés. Avec la vapeur, la marche est rapide ; le danger devient plus grand ; et souvent on ne l'aperçoit que lorsqu'il n'y a plus aucun moyen de l'éviter. Un bâtiment voilier a plus de lenteur dans sa marche, mais il court beaucoup moins de risques d'abordage en mer ; sur les côtes même il conserve encore quelques avantages. Le pyroscaphe, au contraire, mu par une âme de feu, ne s'accommode guère que d'une grande vitesse. S'il ralentit sa course, vous pouvez être assuré qu'on l'a surchargé outre mesure ; on a excédé ses forces ; ou bien peut-être qu'après un long voyage, ses membres de fer sont fatigués et que ses poumons embrasés ne peuvent soutenir sa vigueur. Il serait donc important qu'avec une grande rapidité il eût une direction bien sûre, et c'est précisément ce qui lui manque : la boussole ne lui donne que des indications incertaines, auxquelles il devient impossible d'ajouter foi.

L'usage du fer dans les constructions navales s'est beaucoup répandu ; les navires de guerre ont aujourd'hui une carapace épaisse de ce métal ; aussi les accidents dus à l'incertitude de la route se sont multipliés. Ces sinistres sont devenus tellement communs, que le commerce et les compagnies d'assurances s'en sont émus. En Angleterre surtout, les inquiétudes, les préoccupations sont très-vives à ce sujet ; et il faut convenir que ce n'est pas sans raison. Est-il possible qu'un armateur, une compagnie de navigation puissent être tranquilles, lorsqu'un navire du prix d'un million, malgré toutes ses bonnes qualités, malgré la perfection qu'il doit au progrès des arts nautiques, court dix fois plus de danger d'être abordé et coulé qu'il n'en aurait couru autrefois. On a donc songé à chercher un remède à ce mal, c'est-à-dire à corriger la boussole. On s'est adressé à des hommes instruits et à des corps savants, les priant d'employer tous les moyens que la science leur fournit à faire cesser ces dangereuses perturbations.

Il n'est aucun lecteur qui ne sache ce que c'est qu'une boussole ; c'est pourquoi je me dispenserai d'en donner une description. Pour la théorie, qui est un peu longue, si on veut l'exposer en termes scientifiques, j'aime mieux la résumer d'une manière courte, vulgaire si l'on veut, mais exacte. *Un des pôles (c'est à dire une des pointes) de l'aiguille aimantée qui porte le nom de boussole, se tourne toujours vers le nord.* Voilà ce qu'il y a d'essentiel à savoir. Il faut ajouter que ce n'est pas juste vers le nord que l'aiguille aimantée se dirige communément, mais vers un point qui en est peu distant. Sa direction n'est pas la même dans tous les lieux de la terre ; mais comme on a des moyens pour déterminer de temps en temps ces variations, il n'en résulte aucun danger, si l'on navigue avec prudence. Cette différence entre la direction du nord et celle de l'aiguille est appelée par les physiciens la déclinaison ; les marins la nomment la variation du compas, car le mot compas, en termes de marine, signifie la boussole. Ainsi l'aiguille n'indique le nord que d'une manière approximative ; les observations et le calcul suppléent à ce défaut de précision. La boussole est encore sujette à d'autres irrégularités, mais comme on en est prévenu, on corrige les erreurs qui peuvent en résulter.

Indépendamment de la propriété qu'a cet instrument de se tourner vers le nord, il possède aussi celle d'être attiré par le fer. C'est un aimant artificiel dont l'aimantation est durable, et qui par conséquent attire les petites masses de fer. Mais si la quantité de ce métal est considérable, c'est l'aiguille aimantée qui se trouve attirée. Il y a entre le fer et l'aimant une attraction réciproque : ils s'attirent mutuellement. Lors donc qu'on place une aiguille aimantée sur un navire en fer, elle se trouve soumise aussitôt à l'action de ce métal, et la direction qu'elle tendrait à prendre vers le nord est changée. Ce changement peut être très-grand ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il varie à chaque instant, sans qu'on puisse le déterminer. L'action de la masse de fer s'exerce dans une direction unique par rapport au navire ; mais celui-ci, changeant lui-même de direction, on voit qu'en réalité cette action du fer est variable. Ainsi, d'un côté la boussole est attirée vers le nord, d'un autre par le fer : sollicitée de la sorte en deux sens différents, elle prend une direction moyenne, qui ne changerait pas si les forces ne variaient point. Or, l'une de ces forces peut varier à chaque instant, et par conséquent la direction de l'aiguille peut changer aussi, sans qu'on ait aucun moyen de constater l'importance de ces changements. De là naît l'incertitude sur la route qu'on suit ; de là résultent beaucoup d'erreurs et des sinistres tellement nombreux en ces derniers temps, que tous ceux qui ont quelque intérêt à cela, en sont véritablement alarmés.

Diverses tentatives ont été faites pour obvier à ces dangers. On a construit des roses (c'est le nom du cercle léger de talc qui fait corps avec l'aiguille, et sur lequel sont indiqués les divers points de l'horizon) qui avaient été corrigées d'après des données plus ou moins probables. Quelques-unes se sont trouvées justes ; le plus grand nombre ne l'étaient pas du tout. Le changement de direction du navire est une cause de perturbation incessante, qui détruit toutes ces ingénieuses combinaisons. En dernier lieu, un académicien, c'est je crois M. Faye, a traité cette question devant l'Académie des sciences, et proposé un moyen, non pas de corriger la boussole, mais d'en constater les variations : ce qui permettrait d'être fixé sur la route. Il suffirait d'employer cette vérification de temps en temps pour naviguer en sûreté. Voici quel est l'appareil imaginé par ce savant. Il consiste en une petite poutrelle dont j'ai oublié la longueur ; supposons, si vous le voulez, qu'elle ait 50 centimètres. Elle porte intérieurement une boussole. Cette poutrelle, fixée à une corde, est lancée à la mer comme un bateau de loch, et se trouve placée dans la direction de la route. On imprime à la poutrelle une secousse qui, transmise par un petit ressort, fixe l'aiguille dans une position invariable. La distance de la poutrelle au navire est assez grande pour mettre la boussole flottante hors de l'action du fer. Il suffit de ramener l'appareil à bord, et de comparer les aiguilles du navire avec celle de la poutrelle, pour connaître l'excès de variation des premières. Il n'est pas besoin de la sorte d'arrêter la marche, et cinq ou six opérations de ce genre suffisent pour donner aux navigateurs une sécurité suffisante. J'ai entendu l'auteur lui-même développer son idée, et je crois l'avoir rendue exactement. J'en ai toujours parlé au temps présent, comme si l'appareil existait, mais je ne pense pas qu'il ait été construit ; et j'ai même peu d'espoir de le voir appliquer. J'en donnerai pour raison une idée émise par l'auteur lui-même, dans son exposé oral. Il faut, dit-il, pour la marine, des instruments d'une grande simplicité. Je suis de son avis, mais c'est précisément sous ce rapport que son instrument me paraît défectueux. Il est simple, mais il demande beaucoup de bras pour être manœuvré. Le loch, qui n'offre guère qu'une surface d'un décimètre carré, exige au moins deux hommes pour être hâlé à bord. L'appareil de M. Faye ne pourrait être utilisé que par une douzaine d'hommes robustes ; or, beaucoup de navires du commerce ne les ont pas ; d'autres avec des équipages plus nombreux, ne pourront pas bien souvent distraire des autres travaux un pareil nombre d'hommes. Aussi je crains que cet instrument ne soit pas même essayé. Il n'arrive pas au degré de simplicité nécessaire. Théoriquement, il est le plus parfait, qu'on connaisse ; mais il me semble présenter des difficultés pour la pratique qui sont assez grandes pour le faire délaisser.

D'autres combinaisons encore ont été essayées. On a proposé un système d'aiguilles dont le résultat est fort douteux. La question reste donc tout entière, et je pense que les moyens dont la science dispose sont insuffisants pour la résoudre. Il y a lieu de croire que ce ne sera qu'à l'aide de nouvelles données scientifiques qu'on pourra en obtenir la solution. On peut craindre qu'elle se fasse attendre longtemps. Je désire vivement que mes prévisions ne se réalisent point ; et j'applaudirai de bon cœur à celui qui pourra dire comme un ancien illustre : *J'ai trouvé, j'ai trouvé.*

J. Cardinal.

AGRICULTURE — HORTICULTURE

DE LA CONSTITUTION DES TERRAINS

(Suite et fin.)

Le terreau ou *humus* est cette substance, brune ou noirâtre qui est mêlée aux principes minéraux du sol. C'est la partie ligneuse des plantes altérées par la fermentation, par l'action de l'atmosphère et par celle des corps environnants. En fermentant, le terreau perd une partie de son carbone, qui se transforme en gaz carbonique, mais il perd encore plus d'oxygène et d'ydrogène, de sorte qu'il tend à conserver plus de carbone que d'oxygène et d'hydrogène, et que, si l'action se prolonge, il ne reste plus que du carbone insoluble. Pendant cette fermentation, outre l'acide carbonique, il se forme encore de l'acide acétique, et une portion du terreau devient soluble dans l'eau.

Le terreau fournit aux plantes de l'azote et de l'acide carbonique, il condense les gaz de l'atmosphère et les restitue suivant les circonstances ; mais il ne faut pas qu'il soit trop abondant. Les terrains qui en contiennent un quart de leur poids sont généralement peu fertiles, parce qu'il se forme à leur surface une atmosphère surabondante d'acide carbonique.

Telles sont, en quelques mots, les données que l'analyse chimique nous fournit sur la nature et sur le mode d'action des terrains. Les agriculteurs classent simplement les sols suivant leur fertilité et suivant le genre de culture plus ou moins avantageuse qu'ils sont aptes à recevoir. Dans la pratique, on a adopté deux grandes divisions principales : *les terres fortes* et *les terres légères*. Tout terrain appartient en tout ou en partie à l'une ou à l'autre de ces divisions.

Dans les terres fortes domine l'argile ; dans les terres légères, le sable. Les premières sont tenaces, peu perméables, d'une dessication lente ; les secondes sont meubles, elle se desséchent promptement et sont travaillées avec moins d'efforts. Le terreau ajoute toujours aux qualités de ces deux terres, douées de propriétés aussi opposées ; mais son utilité se remarque surtout dans les sols argileux, dont il affaiblit l'extrême tenacité.

Les terres fortes ont les avantages et les inconvénients de l'argile, elles absorbent beaucoup d'humidité, elles résistent à la sécheresse, elles retiennent avec énergie l'eau indispensable à l'existence des plantes. Le terreau qu'elles contiennent ou les engrais qu'on y répand dans le cours de la culture s'y conservent longtemps et sont préservés de l'action énergique des agents de l'atmosphère ; leur pouvoir fertilisant est rarement interrompu par une trop forte dessication ; cependant, après des pluies trop abondantes et trop fréquentes, les terres argileuses deviennent démesurément humides ; souvent même elles se délayent complétement. Une dessication trop prolongée les durcit au point que les racines ne peuvent plus les pénétrer ; le sol se gerce, se fendille profondément et les racines périssent faute d'être suffisamment abritées.

Les terres légères accumulent rarement un excès d'humidité ; aussi craignent-elles la secheresse. Les cultures y sont infiniment plus faciles et moins coûteuses, la végetation y est plus hâtive, mais l'engrais y est moins profitable que dans les sols argileux, parce que les eaux pluviales le dissolvent et l'entraînent.

Les défauts de ces deux espèces de terrains sont de nature à se compenser, à se neutraliser, et c'est du mélange de ces sols extrêmes que résultent les terres les plus favorables à la culture.

Le *sous-sol* est la couche sur laquelle repose la terre végétale. Il importe de l'examiner, car les qualités et par conséquent la valeur du terrain en culture ont toujours une certaine relation avec la nature et les propriétés de cette couche sous-jacente. Une terre forte, tenace par excès d'argile, perd une partie des inconvénients qui résultent de cette constitution, si elle est supportée par une couche sablonneuse. Un sol léger meuble aura une plus grande valeur s'il repose sur un fond plus dense et capable de retenir l'humidité.

On remédie aux défauts du sous-sol au moyen du drainage.

Par des labours profonds, exécutés avec prudence, on peut augmenter l'épaisseur de la terre arable aux dépens du sous-sol ; quand les engrais sont abondants, l'opération marche avec assez de rapidité ; il est cependant avéré que par l'introduction d'une certaine quantité de la couche inférieure, le terrain perd momentanément de sa fertilité. Dans les conditions ordinaires, il se passe quelquefois plusieurs années avant que l'amélioration devienne sensible. Il peut être nécessaire cependant, dans les régions où la couche végétale est trop peu épaisse, d'emprunter de temps en temps quelque chose au sous-sol.

A. Bernou.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accorderons,
Soit une Mention dans notre Bulletin bibliographique,
Soit un court examen,
Soit un examen étendu,
A chacun des ouvrages dont il nous sera déposé deux exemplaires.

Nous consacrerons de longs et sérieux articles aux livres qui nous paraîtront très-remarquables par leur importance littéraire, philosophique, morale ou scientifique, quel que soit le nom de l'auteur ou sa doctrine.

C'est ainsi que nous avons donné déjà 200 lignes à l'étude d'un livre de 72 pages, et que nous en employons autant aujourd'hui à l'examen d'un roman sans mérite littéraire mais effrontément scandaleux.

IBA,

Roman de M. de Ferlat.

« Iba, ma femme devant Dieu, je passerai « mes jours à te *bercer* de *poésie* et de *ten-* « *dresse*, à épuiser pour toi, ô ma fleur ! les « *adorations* les plus *inouïes*. Je *verserai* à « tes pieds l'*impétueux ouragan* de mon « âme ; je te plongerai dans des fleuves de « délices ! Je *diviniserai* ton imagination ; « j'*emparadiserai* ta vie. Si tu savais, Iba, « tout ce que peut inventer la passion d'un « homme comme moi, pour une femme telle « que toi !... Ah ! viens ! » Ainsi s'exprime (page 101) M. Georges de Férody, écrivant à la jeune marquise Iba de Césols. En vérité, je vous le dis : si cette demoiselle doute de ce que ce M. Georges, l'homme aux adorations *inouïes*, qui *emparadise*, qui berce *de* poésie, qui berce *de* tendresse, si elle doute de ce qu'un tel homme peut faire à son profit, elle a bien tort, ...puisqu'il commence par inventer une langue. Mais aussi bien, elle ne doute pas de lui, et elle est faite pour le comprendre. Ecoutons cette colombe. C'est une vierge, mais libre. Pas pour un sou de préjugés, quoique marquise, et jeune. « Mon âme a des harmonies divines, d'eni- « vrantes extases.... Elle se replie sur elle- « même comme la fleur qui sur le soir re- « ferme ses corolles (page 46).... Vous êtes « le seul *à qui je me suis révélée.* » (Chaste enfant !).... « Votre amitié sera ma force, « ma consolation.... Soyez la brise qui em- « porte les soupirs de la harpe éolienne, » (la voilà lancée !) « *l'encensoir qui recèle* et « voit brûler *le pieux encens*, le suave *calice* « d'où *s'exhalent* les *parfums* de la « *fleur*..., etc., etc. » (page 49). Cet hymne, qu'on ne sait de quelle façon entendre, est adressé à un père de famille, — à M. Georges de Férody, sus-nommé, âgé de 47 ans, homme marié *et dans son ménage*, — par une petite amie de sa femme, ladite demoiselle Iba de Césols, âgée de 16 ans, fraîche arrivée du Sacré-Cœur. Le jour même qu'il la vit, le receveur (c'est un receveur général !) en tomba amoureux. Peu de temps après, l'aimable fille lui rendait la pareille, sans que l'existence, ni la présence, de madame de Férody, qu'elle fréquentait d'une manière assidue, inquiétat son sentiment. Cependant, malencontreuse fantaisie ! on songe à marier cette fille si fort en train d'aimer. Férody est désespéré, enragé. Désespéré, il parle d'enlever. Mais on se résigne au mariage. Pour sa consolation alors, le receveur demande que l'on « comble ses vœux. » Chose toute simple pour une marquise sans préjugés, et qui va se marier, quand cela lui est demandé par un père de famille, dont elle fréquente la femme ! L'heureux Férody n'envoie pas deux fois sa requête. On cherche ce receveur chéri, ce poétique père de famille, et là, simplement, on s'apprête, et l'on « comble ses vœux. » Ces vœux comblés, et largement, l'on s'en va et l'on se marie. Mais, vous n'en doutez point, la jeune femme n'a pas dû trouver un mari qui fut vraiment digne d'elle, et qui méritât le cadeau qu'elle lui apportait... de sa poétique et belle âme. Elle s'en plaint avec candeur ; et bientôt elle en est indignée. Sa conscience (la jeune marquise n'a pas de préjugés) ne s'oppose donc point à ce qu'elle « comble », une fois mariée, « des vœux » qui se sont exprimés de nouveau. Le mari était froid. Et ne pouvant passer à son mari le crime de froideur, elle se passe l'adultère. Jusqu'à ce premier péché, cependant (il convient de le remarquer), — jusqu'à cette rencontre du fatal Férody, — elle est demeurée pure : ni rien ni personne n'ont pu la troubler, la tenter : ni jeunesse, ni beauté, ni grâces, ni dons brillants, aucunes séductions d'aucune sorte non plus qu'aucunes prières, n'ont pu, soit la fléchir, soit l'éblouir, — malgré la froideur du mari. Mais avec ce père de famille, dont la femme connaît les équipées et se meurt de douleur et de honte, la passion est invincible et la conscience ne se reproche rien. Férody de son côté est ravi, et traite d'*ange* sa tranquille complice. Et même, indigné à la fin contre le froid mari de l'amoureuse Iba, lequel vient de manquer (l'ingrat !) à la foi conjugale, Férody indigné détermine l'ange Iba à une séparation. Mais voici le plus beau de l'histoire ! c'est le propre fils de M. Férody, lui aussi amoureux de cette désastreuse et merveilleuse marquise, élève du Sacré-Cœur, qui plaide devant les tribunaux la cause de la séparation, — et qui la gagne, au profit de son père, mais sans que sa mère, il est vrai, doive beaucoup en profiter. Le bon fils ! Férody perd bientôt la compagne qu'il rendait si heureuse. A son tour, bientôt après la belle Iba est veuve. Son amant a 53 ans ; elle n'en a pas 22. Mais qui peut valoir Férody ! Avide d'être à jamaie et librement plongée « dans des fleuves de délices » et de posséder jusqu'à ce qu'il meure cet « ouragan d'amour » qui a 53 ans, la belle Iba prend — entre tous les hommes — pour légitime époux — ce receveur qu'elle appelle « son poëte » ...et « son fou adoré », Ah ! c'est fou !.....

Et M. de Ferlat clot son livre.

Ne l'oublions pas : ce livre est un « Souvenir intime. » Celui qui l'a fait nous l'annonce. Mais je trouve qu'il s'explique trop peu, et il m'empêche de m'expliquer. J'oserai pourtant faire remarquer ou apprendre au lecteur que la très-constante, mais trop peu scrupuleuse héroïne de ce chaste et pur « Souvenir » n'a pas une seule fois, durant ses équipées, éprouvé le remords de son double adultère ; que la satisfaction de son penchant est pour elle chose toute simple, et que (mais on ne le croira pas), après avoir été — et veillée et soignée — dans une grave maladie — par la femme même de son amant, elle n'en « comble » pas moins de nouveau, à peine rétablie, « les vœux » de celui-ci. La littérature de romans offre peu d'exemples (elle n'en a pas offert de nos jours pour les livres qui circulent librement) d'une aussi incroyable, d'une aussi monstrueuse absence de toute espèce de sens moral, — de pareille perversité, révoltante tant elle est ingénue, — présentées par un auteur, non pas avec horreur, mais avec enthousiasme. Bien des faits accessoires, qu'il nous faut passer sous silence (ils se trouvent pourtant imprimés en toutes lettres), aggravent encore une telle énormité, ou plutôt la complètent. Comme biographie d'un homme et d'une femme, dont la qualification ne s'écrit point, mais qui se trouvent être tous deux fous, tous deux frappés de monomanie priapique, *Iba* est bien imaginé. Mais ce livre est de M. Ferlat, point de George Sand ou d'Hugo, et les fleurs... de rhétorique (et il y en a !) sous lesquelles il cache son poison, pour être parfois étranges, sont d'une séduction à laquelle on pourra résister. Ce qui en sort, si on les presse, ce n'est point un philtre, c'est un vomitif. M. de Ferlat dédie son livre à la jeunesse. Le voyant d'un autre œil que nous, il en attend de grands *bienfaits sociaux*. N'allez pas croire que je plaisante ! « L'amour, dit-il, ennoblit l'homme. » (Il nous l'a bien montré.) « Vainement on prétend que son culte « est proscrit ; *je ne veux* « *désespérer*... ni de « mon *époque*... ni de « mon pays. »

Je jure que cela est imprimé.

Pierre Mazerolle.

LIBRAIRIE — BEAUX-ARTS.

Librairie A. Lévy, rue de Seine, 29.

Les Plus Excellents Bastiments de France, par Jacques Androuet du Cerceau. Nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Destailleurs, architecte.

Parmi les réimpressions de livres rares et curieux qui se font actuellement à Paris, l'une des plus importantes et des plus splendides est, sans contredit, celle du grand ouvrage d'Androuet du Cerceau.

Il était impossible de faire mieux, dans la réédition de ce livre célèbre, que n'a fait M. Lévy. *Les Plus Excellents Bastiments de France* sont, en effet, reproduits en *fac-simile* : comme texte, par les presses de M. Claye, comme gravures, par le burin de M. Faure Dujarric, architecte.

L'ouvrage est publié, format in-folio, par livraisons, au prix de 4 francs l'une. En tout, 45 livraisons formant 2 volumes, comprenant 140 planches gravées.

Le Directeur-Gérant : A. DELP.

Paris. — Typ. Walder, rue Bonaparte, 44.